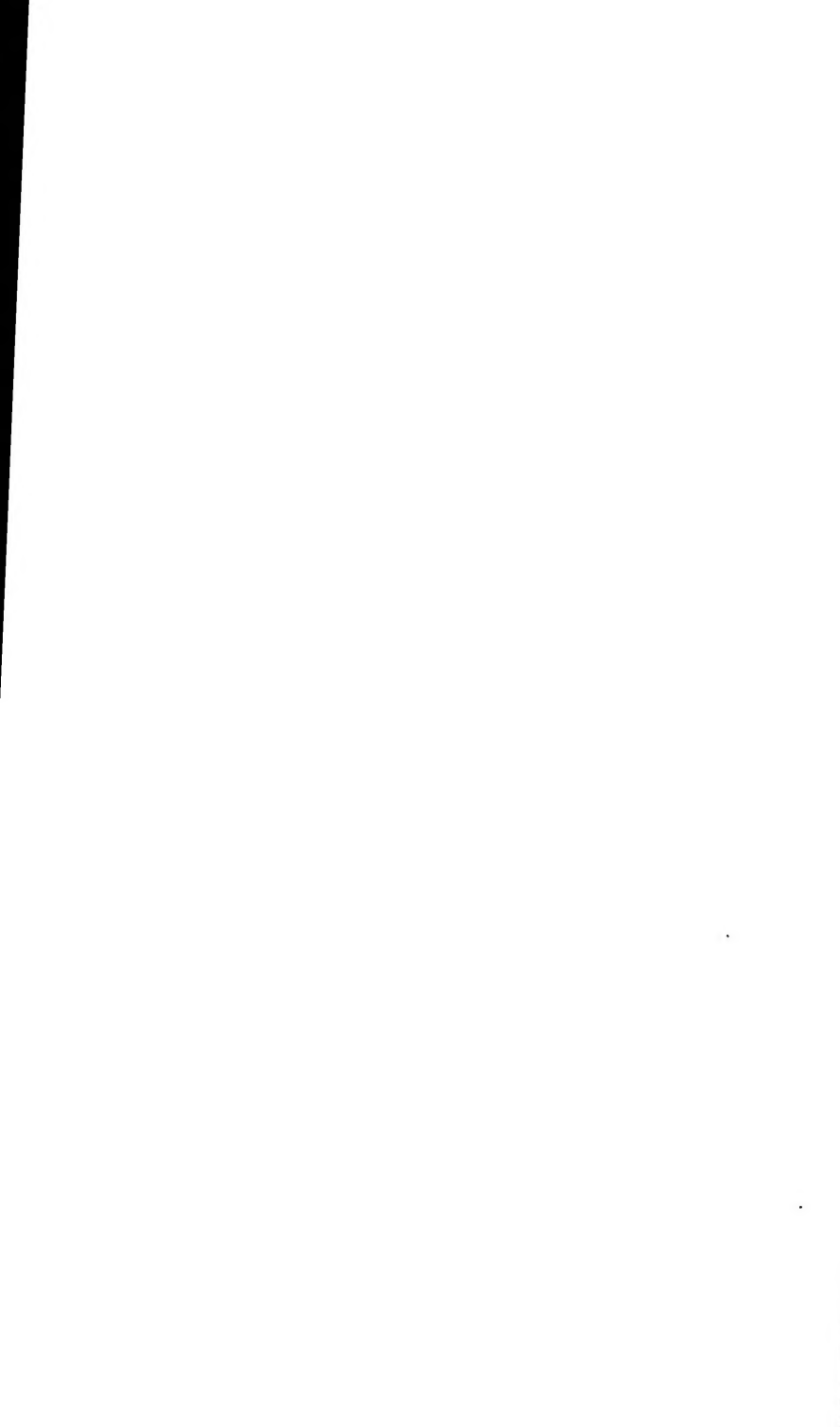




LES ENFANTS

G

Beaucaug
CAPITAINE GRANT

Pièce en quatre Actes et un Prologue (7 Tableaux)

PAR

MM. D'ENNERY ET JULES VERNE

Arrangée pour les Cercles de Jeunes Gens

PAR

J. G. W. MCGOWN

MONTREAL

1889

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

HARRY GRANT, capitaine du *Britannia*.

JAMES, }
 ALFRED, } enfants du Capitaine Grant.
 ROBERT, }

PAGANEL, géographe français.

LORD GLENARVAN, propriétaire du *Duncan*.

LORD ARCHIBALD, son oncle.

BURCK, }
 AYRTON, } matelots du *Britannia*.
 FORSTER, }
 DICK, }

WILSON, capitaine du *Duncan*.

MULRAY, matelot du *Duncan*.

BOB, valet de chambre de Lord Archibald.

THALCAVE, sauvage de la Patagonie.

Un officier, un hôtelier, matelots, convicts,
domestiques, etc.

DÉSIGNATION DES TABLEAUX.

1er Le naufrage.	5e Une forêt australienne.
2e Le château de Malcolm.	6e L'embouchure du Murray.
3e Le yacht le <i>Duncan</i> .	7e L'îlot Balzer.
4e La posada.	

478618

Beaucage

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

PROLOGUE.

Premier Tableau.—Le Naufrage.

La scène représente l'extrémité d'un flot ; quelques buissons, quelques arbres sans feuilles ; hautes roches à droite et à gauche. La mer vient battre la pointe de l'îlot au dernier plan à gauche. Sur le devant de la scène, quelques barils et ustensiles sauvés du naufrage. Au fond l'horizon de mer. Il fait grand jour et le ciel est pur.

SCÈNE I.

GRANT, JAMES, AYRTON, BURCK, FORSTER, DICK, SEPT MATELOTS. — *Tous ont leurs vêtements en mauvais état. Les uns sont étendus sur le sol, les autres vont et viennent sur la plage. Au lever du rideau, le capitaine Grant est debout, à droite, sur une haute roche, et, les bras croisés, il observe l'horizon. Ayrton, Forster et Dick forment un groupe à part. A gauche, James examine avec anxiété ce qui se fait autour de lui.*

1^{er} MATELOT (à voix basse).—Non !... Non !... assez de souffrance comme cela !

2^e MATELOT (de même). — Vouloir s'enfoncer si loin dans le sud, c'est tenter Dieu !

DICK.—C'est tenter le diable, et le diable n'aime

pas qu'on le tente ! Aussi, vous voyez ce qu'il a fait du " Britannia " ! (*Il montre la carcasse échouée en mer.*)

1er MATELOT.—Oui !... une carcasse qui n'est plus bonne à rien, et que le premier coup de vent va démolir !

2e MATELOT (*montrant Grant du poing*).—Et tout cela par la faute de ce capitaine de malheur !

FORSTER (*à Ayrton*).—Tu le vois, Ayrton !... Ils sont maintenant montés contre Grant ! Profitons-en !

DICK.—Oui... et commande à sa place !

AYRTON.—Patience, Forster ; patience, Dick. Le moment n'est pas encore venu, mais il est proche, et je ferai payer à cet homme tout ce que j'ai souffert dans mon amour-propre et mes intérêts. Ah ! capitaine Grant ! c'est toi qu'on a investi de cette mission d'aller à la découverte du pôle sud, et de préférence à moi ; c'est toi qu'on a nommé commandant du " Britannia ", sur lequel je n'occupais que la seconde place ! Eh bien ! le naufrage aura fait ce que ma volonté n'a pu faire ! Malheur à toi !

JAMES (*à part*).—Qu'ont-ils donc à se dire ainsi tout bas ! Je tremble pour mon père ! Il me semble que nous ne sommes entourés que d'ennemis !

FORSTER (*à Ayrton*).—Mais pourquoi attendre plus longtemps ?

AYRTON.—Parce que je veux savoir, avant d'agir, à quel parti va s'arrêter Harry Grant.

FORSTER.—Et quel parti veux-tu qu'il prenne, si ce n'est de quitter cet îlot, par quelque moyen que ce soit, et de regagner les terres du Nord ?

DICK.—Un baril de biscuit et un quartaut d'eau-de-vie pour treize personnes !... Avant huit jours nous serions morts de faim !

AYRTON.—Dans quelques instants nous saurons à quoi nous en tenir !

FORSTER.—Et si le capitaine s'obstine dans l'accomplissement de son projet qui est, maintenant, une menace de mort pour tout l'équipage ?

AYRTON.—C'est alors sa propre condamnation qu'il prononcera !...

DICK.—Et qui se chargera de l'exécution de la sentence ?...

AYRTON (*montrant Burck*).—Qui ?... Cette brute qui est là, rugissant encore de haine et de fureur !...

DICK.—Burck ?

AYRTON.—Oui, Burck, que le capitaine a fait fouetter pour acte d'insubordination ! Ce tigre se vengera tôt ou tard, et nous évitera d'être accusés d'avoir tué le capitaine !

FORSTER.—Tu crois qu'il aurait ce courage ?

AYRTON.—Lui ! attendez. (*S'approchant de Burck.*) Burck !

BURCK.—Hein ?

AYRTON.—Que ferais-tu, si le sort de Grant était remis entre tes mains ?

BURCK (*se relevant et montrant le poing*).—Je le tuerais !...

AYRTON (*à part*).—Bien ! (*A demi-voix et s'adressant aux matelots.*) C'est une terrible situation que la nôtre, mes amis !...

FORSTER (*à mi-voix*).—Et c'est le capitaine qui nous y a plongés ! Malheur à lui !

AUTRES MATELOTS (*sourdement*).—Oui, oui, malheur à Grant ! malheur à lui ! (*Grant, à ce moment, quitte le poste qu'il occupait sur la haute roche à droite, et vient se placer au milieu des mutins qu'il regarde en face.*)

GRANT.—Qu'est-ce à dire ?

JAMES (*courant à lui*).—Oh ! père ! prends garde !

GRANT.—Oubliez-vous que je commande sur cet flot, comme je commandais sur le “Britannia” ? Ici comme à bord, je veux être obéi de tous !

AYRTON (*avec rudesse*).—Je ne sache pas qu’aucun de nous se refuse à faire son devoir !

GRANT (*sèverement*).—Aucun de vous, ni officier, ni matelot ! J’y compte. Le ciel nous a dûrement éprouvés, sans doute, en nous jetant sur cet flot des mers australes, mais rien n’est encore désespéré ! Je n’exige de vous que deux choses : un courage qui ne faiblisse jamais, une union que rien ne puisse altérer. A ce prix, je répons du salut commun, et j’ai l’espoir d’achever notre tâche.

AYRTON.—Oubliez-vous donc que le “Britannia” est à demi brisé sur les récifs, et qu’il est impossible de le renflouer ?

GRANT.—Non, mais je sais qu’avec du zèle et du travail, nous pouvons mener notre œuvre à bonne fin. Disposez tout pour un campement provisoire. Voyez si l’on peut encore sauver quelques provisions. Ayrton, embarquez-vous avec quelques hommes. Vous m’entendez ?...

AYRTON (*après avoir hésité*).—Oui, capitaine.

GRANT.—Et vous, Forster, veillez à ce que personne ne touche à ce quartaut d’eau-de-vie, notre seule réserve peut-être !

FORSTER (*regardant Ayrton*).—Oui, oui !... On veillera !

GRANT.—Pendant ce temps, je vais visiter cet flot que j’ai lieu de croire l’îlot Balcer des mers australes, situé non loin de la côte Adélie... Encore une fois, mes amis, souvenez-vous ! Unis, nous sommes forts ! Désunis, nous sommes perdus.

JAMES.—Père, je t’accompagne ?

GRANT.—Viens, mon fils. Du haut de ces rochers, nous aurons vite pris un aperçu de l'îlot.

AYRTON.—Et s'il est habitable, capitaine?

GRANT.—S'il est habitable, si la vie matérielle peut y être assurée, même pendant le rigoureux hiver des pôles, nous nous y installerons. Avec les débris du " Britannia ", en moins de six mois, nous aurons construit un navire plus petit, mais solide, et dès que la banquise se sera ouverte, à la première débâcle, nous quitterons cet îlot pour rechercher plus profondément encore la route du pôle sud !

AYRTON.—Et si cet îlot est inhabitable ?

GRANT.—J'aviserai. Viens, James. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

AYRTON, BURCK, FORSTER, DICK, MATELOTS.

1er MATELOT.—Attendre six mois ici !

2e MATELOT.—Hiverner au milieu des glaces !

FORSTER.—Crever de faim !...

2e MATELOT.—Et de froid !

DICK.—Jamais, camarades !

TOUS.—Jamais !

AYRTON.—Eh ! n'avez-vous pas entendu ce que vous a dit Harry Grant ? votre chef aujourd'hui comme hier, ici comme là ! Vous obéirez ?

TOUS.—Non, non !

DICK.—Quand un capitaine est fou, on le démonte de son commandement !

BURCK.—Ou on le tue sans pitié ni miséricorde !

FORSTER.—Il a raison ! Notre capitaine, ce sera toi, Ayrton ! Vive le capitaine Ayrton !

TOUS.—Oui, oui, vive Ayrton !

AYRTON.—Camarades, prenez garde à ce que vous faites ! Vous me suivrez ?...

FORSTER.—Partout où tu voudras nous mener.

AYRTON.—Vous m'obéirez ?...

DICK.—Jusqu'à la mort ! Hurrah !

AYRTON.—Amis, il nous faut un bâtiment, non plus pour aller nous perdre dans les glaces du pôle, mais pour gagner les terres du Pacifique. Nous avons la chaloupe du "Britannia". C'est une solide embarcation, bien pontée, bien grée ; et elle saura nous porter aux terres les plus prochaines.

FORSTER.—A la Nouvelle-Zélande ?...

AYRTON.—Non, en Australie ! C'est là que des gars de courage, décidés à tout, peuvent trouver la vie indépendante, le bien-être sans peine, la richesse sans travail ! Là, si nous voulons nous emparer d'un navire, ce sera chose facile,... à la condition de m'obéir.

Tous.—En Australie !

DICK.—Mais la chaloupe ne peut contenir que dix hommes au plus... et nous sommes treize !

AYRTON.—La chaloupe ne portera que ce qu'elle peut porter !

Tous.—Comment cela ?

AYRTON.—Harry Grant et son fils resteront ! Le froid et la faim les auront bientôt tués.

Tous.—Oui ! oui !

DICK.—Embarquons-nous donc, et qu'il ne nous trouve pas à son retour !

AYRTON.—Embarquons d'abord les provisions qui ont été sauvées. C'est peut-être tout ce que pourra fournir le "Britannia". Elles nous suffiront pour une traversée qui ne doit pas dépasser trois semaines. Et maintenant, capitaine Grant, à nous deux ! *(Les matelots commencent à exécuter les ordres d'Ayrton. Le baril de biscuit est roulé*

vers la chaloupe qui a été amenée à la pointe de l'ilot. Le quartaut d'eau-de-vie est encore en scène.)

1^{er} MATELOT.—Eh ! capitaine Ayrton, il fait diablement soif par ici !

TOUS.—Oh ! oui, capitaine !

AYRTON — Harry Grant vous a défendu de boire, eh bien, buvez, camarades, buvez ! (*Ils se mettent à vider dans des gobelets l'eau-de-vie du quartaut. Burck emplit une bouteille.*)

TOUS.—A boire, à boire !

BURCK.—A moi, de l'eau-de-vie, à moi !... Puisque je ne peux pas me venger tout de suite, il faut que j'endorme ma colère ! (*Il boit.*)

AYRTON.—Elle ne s'en réveillera que plus terrible, n'est-ce pas, Burck ?

BURCK.—Il a fait couler mon sang !... Je ferai couler le sien jusqu'à la dernière goutte. (*Il boit.*)

FORSTER —A la santé du nouveau capitaine !

TOUS.—A la santé d'Ayrton !

BURCK (*la bouteille à la main et buvant toujours*).—A l'éternelle damnation de Grant... et à sa mort ! (*Il boit et chancelle.*) A sa...

SCÈNE III.

LES MÊMES, GRANT, JAMES.

En ce moment paraît Grant ; il marche à Burck, lui arrache la bouteille et la jette à terre.

BURCK (*s'élançant sur Grant*). — Mille tonnerres !...

GRANT.—Misérable brute ! (*Il repousse violemment Burck qui, déjà ivre tombe. A Ayrton.*)—Ayrton, c'est malgré vos ordres, sans doute, que ces malheureux vont perdre la raison dans l'ivresse ?

AYRTON.—C'est moi qui leur ai permis de boire.

GRANT.—Vous avez osé?...

AYRTON.—Allez, camarades !

1er MATELOT.—A boire !

AUTRES MATELOTS.—A boire ! à boire !

GRANT (*saisissant une hache*).—Le premier de vous qui touche à ce tonneau, je lui fends la tête.

FORSTER (*à Ayrton*).—Eh bien, le moment n'est-il pas venu?...

AYRTON (*à Forster*).—Laisse-le aller !... Il se perd !...

GRANT (*à l'équipage*).—Je vous ai demandé obéissance et union dans l'intérêt commun. Cette soumission absolue à mes ordres, que j'impose à mon équipage, je l'impose aussi à mes officiers. (*Se retournant vers Ayrton.*) Ayrton, vous avez le premier donné l'exemple de la désobéissance ! Je vous casse de votre grade ! Vous n'êtes plus le second du " Britannia " !

AYRTON.—Que m'importe, il n'y a plus de " Britannia " !

GRANT.—Il reste sa chaloupe. C'est comme une partie de lui-même, et c'est maintenant notre unique moyen de salut.

FORSTER (*à part*).—Que veut-il dire ?

GRANT.—Je viens d'explorer cet îlot. Il est aride, sans végétation, et ne peut fournir aux besoins matériels d'un hivernage. Il faut donc le quitter, revenir aux terres du Pacifique, et, puisque le vent est favorable, nous embarquer aujourd'hui même.

AYRTON.—La chaloupe ne peut contenir que dix hommes, au plus, et nous sommes treize à embarquer !

GRANT.—Trois hommes de l'équipage resteront sur cet îlot.

LES MATELOTS.—Trois?...

GRANT.—Je viendrai moi-même les y reprendre. Dans trois semaines, la chaloupe aura gagné les côtes de la Nouvelle-Zélande. Là, je frèterai un bâtiment. Les glaces ne repaîtront que dans cinq mois !... Or, avant cinq semaines, je serai de retour, et nous reverrons l'Angleterre, vous, vos familles, moi, mes chers enfants, que j'y ai laissés, Alfred et Robert.

AYRTON (*l'interrompant*). — Et lesquels d'entre nous resteront sur l'îlot ?

TOUS. Oui, oui ! lesquels ?

GRANT. Ceux que le sort désignera. Les noms vont être mis dans un chapeau, et les trois premiers sortants...

AYRTON (*l'interrompant*).—C'est inutile.

GRANT.—Comment ?

AYRTON. — Nous les avons déjà choisis.

FORSTER.—Grant et son fils d'abord !

TOUS.—Oui ! oui ! Grant et son fils !

GRANT. — Misérables !

AYRTON (*avec force*). — L'instant est venu, camarades, de choisir entre Grant et Ayrton !

LES MATELOTS.—Ayrton ! Ayrton !

GRANT.—A moi, ceux qui sont pour leur capitaine ! (*Tous les matelots se rangent près d'Ayrton. Grant reste seul avec son fils.*)

TOUS.—Ayrton !

GRANT (*s'élancant sur Ayrton une hache à la main*).—Traître !

JAMES.—Mon père ! mon père ! (*Les matelots se sont précipités sur Grant et l'ont désarmé.*)

AYRTON. — Ton fils et toi, vous resterez ici sur cet îlot... et je ne vous promets pas de venir vous y reprendre !

TOUS.—Non ! non !

GRANT.—Je vous l'ai dit, aucune créature hu-

maine ne trouverait à vivre ici, pendant l'hiver... J'accepte cependant pour moi le supplice que vous m'infligez... Mais !... emmenez du moins mon enfant, et laissez-moi seul !

JAMES (*se jetant dans les bras de Grant*).—Père, je ne te quitterai pas !

AYRTON.—Ton fils restera près de toi !... Et pour toutes les humiliations que j'ai souffertes à ton bord, tu traîneras misérablement ici, les quelques mois qui te restent à vivre ! Allons, embarque, vous autres !

GRANT.—Ayrton ! Je n'essayerai pas de t'attendrir pour moi, mais pour mon fils !... Aie du moins compassion de mon fils !

JAMES (*s'accrochant à son père*).—Me séparer de toi, père,... jamais !... jamais !... (*A Ayrton.*) Ayrton, je t'en supplie, je t'en conjure à genoux, ne sois pas sans pitié, ne nous abandonne pas dans cette île déserte ! Songe que nous avons, là-bas, en Ecosse, mes deux frères qui nous attendent, deux pauvres orphelins qui mourront de désespoir en apprenant notre mort !... Tu ne voudras pas te souiller de tant de crimes à la fois !... Grâce, grâce pour nous tous, Ayrton ! Grâce, grâce !

AYRTON (*un peu ébranlé*).—Non... Je... L'arrêt est prononcé. Embarque, garçons, embarque ! (*Les matelots prennent place dans la chaloupe et sont suivis par Forster.*)

JAMES (*avec désespoir*).—Perdus ! Nous sommes perdus !...

GRANT.—Misérables ! Je te retrouverai, Ayrton ! Un navire peut passer...

AYRTON (*haussant les épaules*).—Sur les limites du cercle polaire ?... Allons donc !

GRANT. — Je saurai construire une chaloupe avec les restes du "Britannia".

AYRTON (*railleusement*). — Avec les restes du “Britannia” ? Je ne crois pas, Harry Grant !

GRANT. — Ah ! (*Il se dirige vers la chaloupe.*)

FORSTER (*à Ayrton*). — Et Burck ?

AYRTON. — Burck ! Puisque l'un de nous ne pourrait trouver place dans la chaloupe, que ce soit lui ! (*Bas.*) Au cas où le froid ou la faim épargneraient Harry Grant, celui-là ne l'épargnera pas ! Au large !

TOUS. — Au large ! (*La chaloupe est poussée au large, et disparaît.*)

SCÈNE IV.

GRANT, JAMES, BURCK.

JAMES (*tombant à genoux près de son père*). — Ils partent ! ils partent !... tout est fini... tout est fini !... Ah ! mon Dieu ! ayez pitié !... secourez-nous !

GRANT (*qui était resté immobile, assis sur une roche, les bras croisés, relève la tête*). — Aidons-nous pour que le ciel nous aide ! James, il faut avoir quitté cet flot, avant que la banquise ne se referme autour de lui ! Les débris du “Britannia” sont en bon état. Mais nous ne sommes que deux, et il faudra bien des jours !...

JAMES. — Mais, père, pendant la saison d'été, les baleiniers approchent quelquefois ces parages ! Ne pourrait-on ?...

GRANT (*qui vient de heurter la bouteille tombée à terre*). — Attends... Cette bouteille... Un document qu'on y enfermerait... que l'on jetterait à la mer...

JAMES. — Peut-être serait-il recueilli par quelque navire ...

GRANT.—Et peut-être viendrait-on nous sauver avant que ne soit écoulé le temps, si long, hélas ! qu'exigera la construction d'une nouvelle chaloupe !

JAMES.—Oui, père, écris !... Moi, pendant ce temps, je vais préparer un morceau de toile goudronnée pour boucher la bouteille.

GRANT (*déchirant une feuille de son carnet et écrivant*).—“Capitaine Grant et son fils, abandonnés sur l'îlot Balcer, près des terres australes, “après naufrage du “*Britannia*”, par 37^e latitude “sud et 165^e longitude ouest. Une longue agonie “les attend. Venez à leur secours, ou ils sont “perdus !” (*Grant prend ce papier, le plie, et l'introduit dans la bouteille.*)

JAMES (*lui donnant le tampon de toile*).—Tiens, père...

GRANT (*fermant la bouteille*).—Il faut sans plus tarder nous rendre à la nage jusqu'au “*Britannia*”. Peut-être y trouverons-nous quelques vivres, quelques vêtements ! Le bois et le fer que nous en arracherons sont encore notre plus précieuse ressource.

JAMES (*apercevant Burck*).—Ah ! Burck ! Abandonné aussi !... Père, il est intéressé comme nous à cette tentative de salut !...

GRANT.—Qu'attendre d'un pareil homme ?

JAMES. — Permetts-moi cependant... (*Sur un signe approbatif de Grant, il s'approche de Burck, s'agenouille auprès de lui et le secoue légèrement*).—Burck ! Burck !

BURCK.—Que me veut-on ? (*Regardant James*.) Hein ! vous, le fils du capitaine maudit !... Arrière ! vous dis-je, arrière ou sinon !...

JAMES.—Burck, ils sont tous partis, et vous, mon père et moi, ils nous ont abandonnés !

BURCK.—Abandonnés ! (*Se relevant et cherchant des yeux.*) Abandonnés dans ce désert !

JAMES.—Ne nous aiderez-vous pas à en sortir ?

BURCK.—Vous aider à en sortir, vous et votre père... (*Il se trouve face à face avec Grant.*) Lui qui m'a fait frapper, fustiger honteusement ! Non, rien de commun entre nous... rien ! rien qu'une haine à mort !... (*Il ramasse une hache, tandis que Grant saisit un fusil.*) Gardez-vous bien !... Je me garde.

JAMES.—Père !...

BURCK (*sortant*).—Nous nous reverrons, Harry Grant !

GRANT.—Allons, James, au navire !

JAMES.—Au navire, père ! (*Ils se dirigent vers le fond. A ce moment retentit une sourde détonation.*) Les misérables ! Ils ont détruit ce qui restait de notre " Britannia " !

GRANT (*montant sur le rocher, la bouteille à la main*).—Mon Dieu ! nous n'avons plus d'espoir que dans ce fragile document, confié aux vents et aux flots !

JAMES (*s'agenouillant*).—Faites-le tomber, Seigneur, entre des mains secourables ! (*Grant lance la bouteille dans la mer.*)

LA TOILE TOMBE.

ACTE PREMIER.

Deuxième Tableau.—Le Château de Malcolm.

Le parc du château de Malcolm, en Ecosse. A gauche un pavillon d'architecture anglo-saxonne. Table ronde et chaises de jardin près du pavillon. Un banc à droite.

SCÈNE I.

ARCHIBALD, WILSON, GLENARVAN, *assis autour de la table sur laquelle se trouve une bouteille entourée de matières pétrifiées*. MULRAY, *debout près de la table*.

ARCHIBALD. — Racontez-moi donc enfin l'histoire de cette mystérieuse bouteille.

GLENARVAN. — Cette histoire est, en effet, très étrange, et je vais vous la dire, mon oncle. Vous saurez donc que cette bouteille, toute déformée par des incrustations salines, a été trouvée par un homme de notre équipage.

WILSON. — Par Mulray, ici présent...

MULRAY. — Oui, Votre Honneur, par moi.

ARCHIBALD. — Trouvée... Où cela ?...

GLENARVAN. — Dans le ventre d'un requin, mon oncle.

ARCHIBALD. — On m'a raconté l'histoire d'un malheureux homme dont un de ces poissons féroces avait mangé la tête...

MULRAY. — La tête avec le chapeau... L'histoire est vraie, milord.

ARCHIBALD. — Et vous dites que cette bouteille contenait une notice relative à des naufragés ?...

GLENARVAN. — Oui, mon oncle, des naufragés qui sont évidemment perdus sur une île quel-

conque des mers du sud. Si la bouteille eût été livrée seulement aux vents et aux courants, elle ne serait jamais arrivée jusqu'aux parages de la Manche ! Mais ce requin, ayant avalé la bouteille dans ces mers lointaines, et étant venu se faire prendre à bord du "Duncar", nous avons eu ainsi des nouvelles des malheureux naufragés.

ARCHIBALD.—Mais comment imaginer qu'une bouteille puisse se trouver dans l'estomac d'un poisson ?

GLENARVAN.—Les matelots ne sont généralement pas animés de bienveillantes intentions à l'égard des requins. Lorsqu'on en prend un, il est d'usage, à bord des navires, de visiter soigneusement son estomac, on l'ouvre à coups de hache, et c'est ainsi que l'on a trouvée cette bouteille solidement engagée dans les viscères de celui que nous avons pris.

ARCHIBALD.—Continuez, mon neveu.

GLENARVAN.—Je disais donc que la bouteille, une fois retirée on l'examina. Les pétrifications qui la couvraient, ces substances minéralisées sous l'action des eaux, prouvaient qu'elle avait fait un long séjour dans l'Océan ! N'est-il pas vrai, Mulray ?

MULRAY.—Dix ou douze mois environ, Votre Seigneurie, avant d'aller s'engloutir dans le ventre du requin.

GLENARVAN.—Bref, il fallut employer le couteau pour briser l'enveloppe pierreuse de la bouteille, à l'intérieur de laquelle on trouva le papier, malheureusement à demi rongé par l'humidité, et qui ne portait plus que quelques mots, presque indéchiffrables.

ARCHIBALD.—Mais enfin, ce document ?

WILSON.—En l'examinant avec soin, on parvint

à déchiffrer ce nom "Britannia". Lord Glenarvan fit alors des recherches dans la collection de la "Gazette Maritime", et bientôt il eut la certitude que cet écrit concernait le trois-mâts "Britannia", capitaine Harry Grant, du port de Glasgow, et dont on était sans nouvelles depuis plus d'un an.

ARCHIBALD.—Un an ! Comme cela doit paraître long à de pauvres naufragés ! Moi, si je vivais un an dans de pareilles conditions, je serais mort au bout de huit jours ?—Continuez, mon neveu.

GLENARVAN. — Si l'on connaissait le nom du navire, on ne savait malheureusement pas en quel point de la mer du Sud il avait fait naufrage. Il était bien question des contrées australes, de la latitude, mais quant à la longitude...

ARCHIBALD.—Et alors, mon neveu, vous êtes parti pour Londres ?...

GLENARVAN.—Oui, mon oncle, mais auparavant j'ai envoyé aux journaux un télégramme ainsi conçu : " Pour renseignements sur le sort du " trois-mâts " Britannia ", de Glasgow, capitaine " Grant, s'adresser à lord Glenarvan, au château " de Malcolm, comté de Dumbarton, Ecosse." Espérons que cette note sera lue par quelque membre de la famille du capitaine Grant ! (*Il remet la bouteille à Mulray.*)

ARCHIBALD.—Enfin, mon neveu, qu'allez-vous faire ?

GLENARVAN.—Je vais tenter d'intéresser l'Amirauté au sort des naufragés. L'Angleterre n'hésitera pas de venir au secours de quelques uns de ses enfants, perdus sur une côte déserte ! Je vais à Glasgow. Il faut que j'aie cette réponse, il faut qu'elle soit favorable. ou sinon gare à l'Amirauté. (*Il remonte.*) Avant une heure, je serai de retour. A bientôt, Wilson. (*Il sort.*)

ARCHIBALD.—A propos, Mulray...

MULRAY.—Milord ?...

ARCHIBALD.—Vous ferez attendre ici le nouveau valet de chambre que j'ai demandé.

MULRAY.—Oui, milord !

ARCHIBALD.—Venez, capitaine Wilson. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

MULRAY, BOB, *en matelot.*

Bob entre précipitamment par la droite, comme un homme qui fuit et veut éviter d'être vu.

BOB (*frappant sur l'épaule de Mulray*). — Mulray.

MULRAY (*se retournant*).—Hein ! qui va là ?

BOB. Moi, cousin !

MULRAY.—Bob Brown !

BOB.—Oui ! c'est moi, mais dans quelques instants ce ne sera plus moi, si on me trouve ! parce que si on me trouve on me prend ! et si on me prend ... on me pend !

MULRAY.—On te pend ?

BOB.—Et je ne l'aurai pas volé, cousin !

MULRAY.—Qu'as-tu donc fait ?

BOB.—Ce que j'ai fait ! J'ai... j'ai eu une violente querelle avec ma femme... et... (*avec douleur*) et j'ai fait boire la malheureuse !

MULRAY.—Eh bien, mais... il n'y a pas grand mal à cela.

BOB.—C'est que... je lui ai fait boire... de l'eau de mer !...

MULRAY.—Ah !

BOB.—Beaucoup d'eau de mer !

MULRAY.—Et elle en a été incommodée ?

BOB.—Très incommodée !... Si incommodée, cousin, que l'infortunée est restée au fond de la tasse !

MULRAY (*effrayé*).—Le tasse ! Quelle tasse ?

BOB.—La grande !... l'Océan !...

MULRAY.—Malheureux !... Tu as noyé ta femme !

BOB.—C'est à mon corps défendant, cousin. Voilà l'histoire : Nous étions allés faire une promenade en canot, ma femme et moi, et mon épouse, suivant son habitude, tout en naviguant, me querrellait. Je cherchais à la calmer, lorsque tout à coup elle se monte, elle s'empore, me saisit à la gorge et se met à me secouer, au point de faire chavirer le canot. Elle me repousse, je la repousse !... Elle se cramponne à moi, je me cramponne à elle, et nous roulons ensemble dans les flots... Quelques instants après, je me trouvais sur la grève, mais je m'y trouvais seul. Je regarde de tous côtés, je cherche, j'appelle... Ma femme n'avait pas reparu ! Rempli d'épouvante et trempé jusqu'aux os, je me suis mis alors à fuir, croyant entendre une voix terrible qui me criait : Caïn qu'as-tu fait de ta femme !

MULRAY.—Et ce qui t'amène ici, c'est le remords ?

BOB.—Oui, le remords, l'affreux remords !... et la peur de la police !...

MULRAY.—Enfin, que viens-tu faire ici, malheureux ?

BOB.—J'ai pensé que tu ne voudrais pas être le cousin d'un pendu, et que tu me ferais admettre à bord du "Duncan," qui appartient à lord Glenarvan, et qui doit bientôt partir.

MULRAY.—L'équipage est au complet, mon pauvre Bob !

BOB.—Alors, puisque personne ne me connaît

dans cette maison, tâche qu'on m'y prenne comme domestique... pour tout faire... même ce que je ne sais pas !

MULRAY.—On n'a besoin ici que d'un valet de chambre, et c'est notre cousin Bob Riggles, qui va occuper la place.

BOB.—Le cousin Bob Riggles ? Mais non ! Il ne viendra pas ! Il est parti aujourd'hui pour Glasgow. Il s'est trouvé une autre place. Il avait appris que lord Archibald est très capricieux.

MULRAY.—Eh bien, lord Archibald va être content !

BOB.—Tu t'inquiètes de lord Archibald, lorsque moi !... Qu'est-ce que je vais devenir, grand Dieu !

MULRAY.—Va à Glasgow ! Tu trouveras quelque bâtiment en partance ! Tiens, si tu manques d'argent, en voilà. (*Il lui en donne.*)

BOB (*empochant l'argent*).—De l'argent. Ce n'est pas cela qui me consolera. (*Tendant la main.*) En as-tu encore ?

MULRAY.—Oui, mais celui-là j'en ai besoin pour moi. Je le garde.

BOB (*à part*).—Egoïste ! (*Haut.*) Non, décidément, je n'irai pas à Glasgow... Il faut que je trouve un moyen... Ah ! je crois que j'en tiens un ! Ecoute, cousin, voilà ce que je vais faire... (*On sonne.*) Je. . quelqu'un !...

MULRAY.—Sauve-toi, cousin !

BOB.—Je me sauve, mais j'ai idée que nous nous reverrons tantôt. (*Il sort à droite.*)

MULRAY.—Pauvre Bob ! que veut-il ?... Qui nous arrive là ?...

SCÈNE III.

MULRAY, ALFRED, ROBERT, *puis* ARCHIBALD ET WILSON.

Robert et Alfred se présentent à la grille du parc que Mulray va ouvrir.

ROBERT.—Lord Glenarvan. s'il vous plaît ?

MULRAY.—Sa Seigneurie n'est pas ici, mais on attend son retour d'un moment à l'autre.

ROBERT.—Alors, restons et attendons. (*Il va se camper sur une chaise les bras croisés.*)

MULRAY.—Eh bien, il est sans gêne et pas mal décidé, ce petit bonhomme !

ALFRED.—Non, Robert. Nous reviendrons dans une heure, monsieur.

MULRAY. — Vous pouvez demeurer ici. D'ailleurs voici lord Archibald, l'oncle de lord Glenarvan. (*Lord Archibald paraît avec Wilson.*)

ARCHIBALD —(*les apercevant*). — Des étrangers ?

ALFRED.—Pardonnez-nous, milord, mais ayant lu un avis inséré dans un journal, relatif au navire le "Britannia"...

ARCHIBALD.—Feriez-vous partie de la famille de l'infortuné ?...

ROBERT (*allant à lui*).—Nous sommes les enfants du capitaine Grant, milord.

ARCHIBALD —Ah ! mon Dieu ! Les... les enfants... du... du cap... les enfants du pauvre cap... Eh bien, nous l'avons trouvé...

ALFRED ET ROBERT.—Trouvé ! !...

ARCHIBALD.—Dans le ventre d'un requin !...

ROBERT.—Comment ?...

ARCHIBALD.—La bouteille !...

ALFRED.—Milord... expliquez-vous, je vous en conjure !

ARCHIBALD.—Wilson, expliquez, je vous prie, expliquez...

WILSON. — A l'instant, milord (*A Robert.*) Vous dites donc que vous êtes...

ROBERT (*d'un ton décidé*).—Alfred Grant, mon frère, et moi, Robert Grant, fils du brave capitaine de ce nom. Et voilà dix-huit mois que nous sommes sans nouvelles de notre père et de notre frère James, embarqués sur le "Britannia" ! Maintenant, à votre tour, monsieur, dites-nous vite ce que vous savez.

ALFRED.—Veuillez excuser la vivacité de mon frère ! Il n'a que quatorze ans.

ROBERT.—Eh bien ! Quatorze ans ! Ce n'est donc rien ?... Les trois quarts d'un homme.

WILSON.—Sachez donc qu'il y a quelques jours, nous avons repêché dans la Manche une bouteille dans laquelle se trouvait un document, concernant le sort du "Britannia".

ROBERT.—Ecrit de la main de mon père ?

WILSON.—Oui.

ROBERT.—Je veux le voir, monsieur ! (*A Archibald.*) Milord, donnez-le moi, milord ! Que je puisse au moins baiser son écriture !

ARCHIBALD.—Mais je ne l'ai pas ! je ne l'ai pas.

WILSON.—Lord Glenarvan a emporté ce document pour le communiquer au lord de l'Amirauté.

ALFRED.—Et que dit ce papier, monsieur ?

WILSON.—Il dit que le "Britannia" a fait naufrage et que...

ROBERT.—Mais mon père... mon frère James ?...

WILSON.—Le peu de mots, restés lisibles, nous permettent d'affirmer que le capitaine Grant et son fils ont échappé à la mort ! Jetés sur un point des mers du Sud... ils demandent secours...

ROBERT.—Et ce point, quel est-il ?

WILSON La situation en est malheureusement indéterminée... Mais quelques indications permettront de tenter des recherches...

ROBERT (*remonte avec Alfred*).—Alors il faut partir, partir au plus vite, n'est-ce pas, milord.

ARCHIBALD.—Il est charmant, ce cher petit diable !

ALFRED.—Et que peut-on espérer, monsieur ?

WILSON.—Que l'Amirauté ne se refusera pas à envoyer un bâtiment dans les parages indiqués.

ALFRED (*allant à Wilson*).—Mais si mon père, si mon frère, depuis un an déjà, sont abandonnés... dans cette île déserte, sans vivres... sans vêtements !...

WILSON.—Ayez bon espoir... Lord Glenarvan est influent. L'Amirauté ne laissera pas périr sans secours de braves sujets de la reine, qui lui demandent assistance !

Depuis quelques instants lord Glenarvan a paru au fond ; il a entendu les dernières paroles de Wilson.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GLENARVAN.

GLENARVAN.—L'Amirauté a refusé !...

ROBERT ET ALFRED.—Refusé !

GLENARVAN.—Elle a parlé de millions vainement dépensés à la recherche du "Franklin" ! Elle a déclaré le document obscur, inintelligible ! Elle a dit que la perte de ces malheureux remontait à une date si lointaine déjà, qu'il n'y avait plus aucune chance de les sauver.

ROBERT.—Plus d'espoir.

ALFRED. Mon père, mon pauvre père !...

GLENARVAN. — Votre père !...

WILSON. — Oui, milord ! Alfred et Robert Grant, les deux enfants du capitaine abandonné !

GLENARVAN. — Pardon !... Si j'avais su qui vous étiez... j'aurais...

ALFRED. — Nous vous remercions, milord, de ce que vous avez bien voulu faire. Mais je ne renonce pas, moi, à sauver mon père et mon frère. Si les gens de l'Amirauté sont sages et sans entrailles, la reine est bonne, elle me comprendra !... j'irai trouver la reine !

GLENARVAN. — On ne vous permettra pas d'arriver jusqu'à Sa Majesté !

ROBERT. — Eh bien, moi, j'irai l'attendre au passage, je me jetterai sous les pieds de ses chevaux, et si meurtri que je sois, lorsqu'on me relèvera, Dieu me laissera assez de force pour crier à la reine : Sauvez mon père et mon frère !

ARCHIBALD. — Mais c'est un ange que ce petit diable-là !

ALFRED. — Viens, Robert, partons.

GLENARVAN. — Mes enfants...

ROBERT. — Milord, permettez-moi de voir, avant de nous éloigner, ce document tombé entre vos mains... cet écrit...

GLENARVAN (*lui remettant le papier*). — Le voici...

ROBERT. — Mon frère ! regarde ces lignes à demi effacées ! Oui ! c'est bien l'écriture de notre père. Vois, vois ! Sa main n'a pas tremblé en les traçant !...

ALFRED. — Oui, oui ! Je les reconnais ! Oh ! chère et dernière lettre du naufragé, que je te couvre de mes baisers !...

ROBERT (*pleurant*). — Prends garde d'en rien

effacer, Alfred ! Hélas ! quelques mots à peine en sont encore lisibles !

ARCHIBALD. — Savez-vous bien, mon neveu, que ce lord de l'Amirauté est un homme sans cœur ?... oui, sans cœur, et je vais lui écrire ce que je pense de ses procédés inhumains ! Ces pauvres enfants, que vont-ils devenir ?

GLENARVAN. — Avez-vous encore une famille à Glasgow, mes enfants.

ALFRED. — Notre mère n'est plus depuis longtemps. Hélas ! nous sommes seuls au monde, milord !

GLENARVAN. — Ecoutez ce que je vais vous dire. En écrivant ce document et en le jetant à la mer, le capitaine Grant le confiait à Dieu lui-même... et si Dieu l'a fait tomber entre nos mains, c'est qu'il voulait nous charger du salut de ces malheureux naufragés !

ALFRED. — Milord... que voulez-vous dire ?...

GLENARVAN. — Mon bâtiment est un yacht à vapeur de huit cents tonneaux. Christophe Colomb et Magellan n'avaient pas de si bons navires, quand ils couraient les mers ! Avec le "Duncan", je peux faire le tour du monde ! Eh bien, j'irai à la recherche du capitaine Grant !

ALFRED (*tombant aux pieds de Glenarvan*). — Ah ! milord !

GLENARVAN. — Mes enfauts !... je ne fais que remplir un devoir dont le ciel m'a chargé.

ROBERT. — Merci, vous êtes un brave et digne homme !

ARCHIBALD. — Bien ! très bien ! Glenarvan !

ROBERT. — Mais où chercherez vous mon père et mon frère ?...

GLENARVAN. — C'est sur le trente-septième parallèle, dit ce document, que le naufrage s'est ac-

complí. Eh bien, nous ferons s'il le faut, le tour de ce parallèle jusqu'au point où nous retrouverons votre père !... N'est-ce pas, Wilson ?

WILSON.—Oui ! Votre Seigneurie a raison !

ROBERT.—Milord, emmenez-nous !

GLENARVAN.—Vous emmener ?

ROBERT.—Oui, milord ! Oui ! Prenez-nous à votre bord, comme mousses, n'importe... Emmenez-nous !... je sens que nous retrouverons nos chers naufragés.

GLENARVAN.—Eh bien, soit. Le "Duncan" est un bon navire, bien équipé, et bien commandé. Vous y aurez tout le confort nécessaire, même à une longue traversée...

ALFRED.—Milord... votre générosité...

ARCHIBALD.—Eh bien... eh bien, j'en serai aussi moi, du voyage !...

GLENARVAN (*à Wilson*).—Le "Duncan" est armé, Wilson, son équipage est au complet ! Faites-le approvisionner pour une longue campagne, et dans huit jours nous aurons pris la mer.

Wilson.—Ce sera fait, milord.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BOB.

Bob a quitté son costume de matelot et paraît en tenue de domestique de bonne maison, cols droits, etc.

UN DOMESTIQUE (*à Archibald*).—Milord, maître Bob.

ARCHIBALD.—Faites entrer... Le nouveau valet de chambre que j'attendais... (*Bob s'avance et passe près de Mulray.*)

MULRAY (*bas*).—Bob Brown !

BOB (*bas*).—Il n'y a pas d'autre moyen ! je remplace Bob Riggles... j'ai emprunté cet habit, et...

ARCHIBALD (*le considérant*).—Approchez. Mon neveu, vous permettez que je l'interroge ?

GLENARVAN.—A votre aise, mon oncle, à votre aise... (*A Wilson.*) Venez vous, Wilson. (*Il remonte au fond et cause avec les autres personnages.*)

ARCHIBALD.—Approchez, maître Bob... Bob...

BOB.—Bob Riggles, Votre Honneur.

ARCHIBALD.—Je sais que vous êtes un garçon dévoué, zélé...

BOB.—Et cousin de Mulray, qui répondra de moi, Votre Honneur.

MULRAY (*à part*).—Il me compromet, l'animal !

ARCHIBALD.—Je crois que nous nous entendons parfaitement.

BOB.—Je ferai tout ce que je pourrai pour plaire à milord.

ARCHIBALD.—Votre figure est tout à-fait sympathique

BOB.—Oui.. oui... on me l'a dit souvent.

ARCHIBALD.—Je dois vous prévenir que je pars pour un long voyage ! Vous ne redoutez pas le mal de mer.

BOB.—Moi ! pas du tout. (*A Mulray.*) Une fois à l'étranger, je file !

GLENARVAN (*à Mulray, en redescendant*).—Mulray !

MULRAY.—Milord !

GLENARVAN.—Faites appeler tout le monde.

MULRAY. A l'instant, milord. (*Il sort.*)

ARCHIBALD.—Et moi, je vais faire disposer mes caisses sous la surveillance de maître Bob ! A bientôt, mes enfants. Venez, Bob (*On sort.*)

GLENARVAN.—Mes enfants, on va vous con-

duire à Glasgow, où vous voudrez bien faire vos préparatifs de départ.

ALFRED.—Oui, milord.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SERVITEURS ET PLUSIEURS MARINS.

GLENARVAN.—Mes amis, dans huit jours, nous reprenons la mer.

TOUS.—Ah ! ah !

GLENARVAN.—Cette fois, c'est une noble mission que nous allons remplir ! Ce sera peut-être une rude besogne, un périlleux voyage. Mais en l'accomplissant, vous aurez rendu un père à ses deux enfants, et un brave marin à sa patrie !... Etes-vous prêts à me suivre ?

TOUS.—Oui ! oui !

ROBERT (*à Glenarvan*).—Ah ! milord... que je vous aime !

GLENARVAN.—Pas plus que je ne t'aime déjà, mon garçon ! Que Dieu nous vienne en aide, et nous retrouverons Harry Grant et son fils !

TOUS.—Hurrah ! hurrah ! hurrah ! Vive lord Glenarvan !

LA TOILE TOMBE.

ACTE DEUXIÈME.

Troisième tableau.—Le yacht le “Duncan”.

La scène représente la salle à manger du yacht le “Duncan”. Somptueux ameublement. Sièges et divans. Instruments de bord. Au milieu, une table servie. À droite et à gauche, cabines numérotées s’ouvrant sur la salle. Les cabines 2 et 3 sont du même côté à gauche. Au fond, un escalier à double rampe qui conduit au pont. Confort luxueux qui distingue les yachts anglais.

SCÈNE I.

BOB, *seul*.

BOB.—Nous sommes bien à cent milles de la côte... mais je ne serai tout-à-fait tranquille que lorsque j’aurai mis le pied sur un continent quelconque. (*Une sonnette se fait entendre.*) Bon ! lord Archibald est déjà levé.

SCÈNE II.

BOB, ARCHIBALD,

ARCHIBALD (*sortant de la cabine No. 2.*)—Eh bien... Bob ?

BOB.—Me voilà, me voilà, milord.

ARCHIBALD.—J’ai sonné.

BOB.—J’accourais... j’étais en train de ranger les malles de milord. Elle ont été déposées dans cette cabine... au No. 4, hier au soir, quand nous nous sommes embarqués.

ARCHIBALD.—C’est bien... Avez-vous vu ce matin Alfred et Robert ?

BOB.—Ils sont là-haut, sur le pont, appuyés aux bastingages.

ARCHIBALD.—Fort bien. Mon journal est-il arrivé ?

BOB.—Le journal ?

ARCHIBALD.—Oui, oui, mon journal ?

BOB.—Milord veut recevoir son journal en pleine mer ?

ARCHIBALD.—C'est juste, j'oubliais... (*Remontant vers le fond*) Je vais là-haut prendre l'air... Ah !... (*Redescendant.*) Je me sens un peu étourdi... Donnez-moi votre bras jusqu'à l'escalier. (*Un coup de sonnette retentit.*)

BOB. Ah ! on sonne, milord, on sonne... (*Montrant la cabine No. 3.*) On dirait que cela vient de cette cabine.

ARCHIBALD.—Mais cette cabine ne peut être occupée ! Est-ce que mon neveu et le capitaine Wilson ne sont pas sur le pont ?

BOB.—Je les y ai vus, au contraire. (*Nouveau coup de sonnette plus violent que le premier.—Se dirigeant vers la cabine.*) Il faudrait voir ! Il faudrait...

ARCHIBALD.—Y songez-vous ?... Je suis sûr qu'il n'y a personne dans cette cabine. (*Troisième coup de sonnette, et la porte de la cabine No. 3 s'ouvre. Passe une tête coiffée d'un bonnet de nuit. Cette tête porte des lunettes qui ne sont jamais mises sur les yeux, mais sur le front.*)

ARCHIBALD.—Qu'est-ce que c'est que ça ?

SCÈNE III.

BOB, ARCHIBALD, PAGANEL.

PAGANEL (*en robe de chambre*).—Garçon ! garçon !

BOB.—Quel est cet homme ?

PAGANEL (*sortant de la cabine*).—Eh bien ! le

service est drôlement fait sur ce paquebot ! Ils font cependant payer assez cher le passage !

ARCHIBALD. D'où sort-il ?

PAGANEL (*apercevant Archibald*).—Ah ! des passagers ! (*Il enlève son bonnet de coton et salue.*) Messieurs !

BOB (*saluant*).—Monsieur !...

PAGANEL.—Je vous demande pardon de me présenter dans cet accoutrement ! Figurez-vous, messieurs, que j'ai sonné trois fois, appelez deux, et que pas un domestique ne s'est dérangé ! J'en fais bien mes compliments à la compagnie Cunard ! J'aurais mieux fait de prendre un transatlantique français !

ARCHIBALD (*à Bob*).—Mais ce monsieur est fou !... Il faut aller prévenir les autorités !

PAGANEL.—C'est comme cette nuit ! Impossible de dormir ! J'arrive hier soir à Glasgow, exténué par trente heures de voyage. Je me couche..... qu'est-ce que j'entends dans la cabine à côté, là, au No 2... (*Il montre la cabine.*)

ARCHIBALD (*à part*).—La mienne ! Qu'est-ce qu'il a donc entendu ?

PAGANEL.—Des ronflements formidables, messieurs !

ARCHIBALD (*choqué*).—Des ronflements !

PAGANEL.—C'était un vieux monsieur qui ronflait.

ARCHIBALD (*s'emportant*).—Mais, c'est moi, monsieur, qui occupe cette cabine.

PAGANEL (*confus*).—Quoi ! Le vieux monsieur, c'était vous !...

ARCHIBALD.—Des ronflements !... ah ! ah !... Des ronflements !...

PAGANEL.—Non, c'étaient des soupirs.... de simples soupirs ! (*La cloche sonne sur le pont.*)

BOB.—Bon, la cloche du déjeuner.

PAGANEL.—Le déjeuner ! diable ! Je n'ai que le temps de faire un bout de toilette ! Daignez m'excuser, monsieur. J'affirme de nouveau que j'avais voulu dire : des soupirs... de simples... Où ai-je mis mon bonnet. (*L'apercevant sur une chaise où se trouve aussi le chapeau d'Archibald.*) Ah ! le voilà.. (*Il va le prendre et se tournant vers Archibald.*) De simples soupirs, monsieur. (*Il saisit sans le regarder le chapeau avec lequel il salue.*) Monsieur, j'ai bien l'honneur...

ARCHIBALD.—Mon chapeau ! Mais, c'est mon chapeau, monsieur !

PAGANEL.—Votre... Tiens, c'est vrai. (*Le déposant.*) C'est une distraction ! C'est étonnant, moi qui n'en ai jamais ! C'étaient des soupirs, monsieur, de simples soupirs ! (*Il entre dans sa cabine.*)

ARCHIBALD.—Mais quel est donc cet homme ?.. Ah ! mon neveu !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GLENARVAN, WILSON, DOMESTIQUES.

GLENARVAN.—Mon oncle, Alfred et Robert n'étant pas encore prêts, vous prient de vous mettre à table sans eux.

ARCHIBALD.—Bien... bien... Dites-moi, Glenarvan, pourquoi ne m'avoir pas prévenu que vous emmeniez un étranger, que vous avez précieusement logé dans la cabine voisine de la mienne !. (*Montrant la cabine No. 3.*) Celle-là !

GLENARVAN.—Je ne comprends pas.

WILSON.—Un étranger dans cette cabine ?

ARCHIBALD.—Demandez à Bob !... c'est un homme horrible !

BOB. — Horrible ! c'est bien vrai !

GLENARVAN. — Quelque intrus sans doute !...
Nous allons bien voir ! (*Il se dirige vers la cabine
No 3.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, PAGANEL.

PAGANEL (*paraissant en costume de voyage, gaiement*). — Ah ! ah ! les passagers sont réunis pour le déjeuner ! C'est heureux ! Mais ici, c'est comme à table d'hôte ! Chacun pour soi ! La meilleure place et les meilleurs morceaux. Eh ! eh !... (*Il fait le tour de la table afin de choisir sa place et s'approche d'Archibald*). Oh ! le ronfleur !

GLENARVAN. — Ah ça, me direz-vous, capitaine ?...

PAGANEL. — Le capitaine.....

WILSON, — Mais, milord, je ne sais... je ne comprends pas !...

PAGANEL. — Il faut que je lui présente mes devoirs... (*Allant à Wilson*). Capitaine, permettez-moi de vous serrer la main. Hier soir, le brouillard était si épais que je ne vous ai pas même aperçu !... Le commissionnaire a déposé mes malles dans cette cabine et je me suis blotti dans celle-ci que j'avais retenue par dépêche ! Capitaine Burton, je suis vraiment heureux d'entrer en relations avec vous.

GLENARVAN (*à part*). — Bon ! c'est un passager qui s'est trompé de navire !...

PAGANEL. — Mais ne faisons pas attendre ces messieurs.....

GLENARVAN (*à part*). — Ce brave monsieur a l'air d'un fier original ! Voyons, Wilson, présentez-nous l'un à l'autre. Il faut au moins savoir à qui l'on a affaire !

WILSON (*à Paganel*). — Monsieur, voulez-vous

me permettre de vous présenter Sa Seigneurie lord Glenarvan ?

PAGANEL (*s'inclinant*).—Ah ! milord, enchanté de faire votre connaissance.

ARCHIBALD.—Moi, je ne suis pas enchanté d'avoir fait la sienne !

PAGANEL (*confidentiellement*).—Je vous prévien, milord, que nous avons là... (*montrant Archibald*) un compagnon de voyage qui ronfle comme... une vieille toupie...

GLENARVAN (*souriant*).—C'est mon oncle, monsieur.

PAGANEL.—Hein ? votre... (*A part.*) Diable !

GLENARVAN (*le lui présentant*).—Lord Archibald Glenarvan.

PAGANEL.—Milord, certainement...je... je suis... (*Montrant Bob.*) Monsieur est votre fils sans doute ?

ARCHIBALD.—Mon... mon fils ! Mon valet de chambre monsieur.

PAGANEL (*à part*).—Je n'ai pas la langue heureuse aujourd'hui.

GLENARVAN.—Mais vous, monsieur ?

PAGANEL.—Ah ! milord, je vous demande pardon de me présenter moi-même. mais à la mer, on peut être plus coulant sur l'étiquette.

GLENARVAN.—A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur ?

PAGANEL.—Jacques-Eliacin-Jean-Marie Paganel.

GLENARVAN.—Paganel !... Vous êtes monsieur Paganel !...

PAGANEL.—Secrétaire perpétuel de la Société de géographie de Paris, membre correspondant des sociétés de Bombay, de Leipzig, de Londres, de Pétersbourg, et qui se dirige vers l'Inde pour y relier entre eux les travaux des grands voyageurs.

GLENARVAN. — Monsieur Paganel, je ne peux que me féliciter de rencontrer à bord l'un des savants les plus distingués de la France ! (*A part, à Wilson.*) et le plus distraits des hommes !

WILSON. — Tout s'explique alors.

ARCHIBALD. — Est-ce qu'il va se mettre à table avec nous ?

GLENARVAN (*bas*). — Mon cher oncle, il doit mourir de faim. Laissons-le reprendre des forces avant de lui apprendre où il est et où il va. (*Chacun a pris sa place autour de la table, moins Bob. Paganel se trouve placé près d'Archibald qui est furieux.*)

GLENARVAN. — Et maintenant, monsieur Paganel, voulez-vous me permettre de vous adresser une question ?

PAGANEL. — Comment donc ! Vingt questions, milord, trente questions !... toutes les questions que vous voudrez.

GLENARVAN. — Une fois arrivé dans l'Inde, est-ce Calcutta que vous avez choisi pour point de départ de vos voyages ?

PAGANEL. — Oui, milord ! C'est de Calcutta que je m'élancerai pour voir l'Inde. C'est mon plus beau rêve qui va réaliser dans la patrie des éléphants et des Thugs.

ARCHIBALD (*tendant sa tasse*). — Du sucre ? Je voudrais un peu de sucre dans mon thé.

PAGANEL. — Voilà, milord, voilà... Imaginez-vous, milord... (*Il verse en parlant la salière dans la tasse d'Archibald*).

ARCHIBALD. — Mais c'est du sel, monsieur, c'est du sel !

PAGANEL. — Ah ! pardon ! ah oui, c'est du sel ! Encore une distraction ! C'est étonnant, moi qui n'en ai jamais...

GLENARVAN (*passant le sucrier*).—Voici le sucre.

PAGANEL.—Merci, je n'en prendrai pas.

GLENARVAN.—C'est pour mon oncle ! (*Paganel verse le sucrier dans la tasse.*)

ARCHIBALD.—Qu'est-ce que vous faites ?

PAGANEL. Je suis désolé, milord, mais on ne peut en ôter ! Il est fondu ! (*A Glenarvan.*) Je suis chargé de remplir une importante mission. Il s'agit de longer la base septentrionale de l'Himalaya et de savoir enfin si l'Irawaday ne se joint pas au Bramapoutre dans le nord-est de l'Assam.

ARCHIBALD (*à part*).—Quels mots effrayants ce géographe a dans la bouche !...

GLENARVAN. — Monsieur Paganel, je ne veux pas prolonger votre erreur ! Sachez que vous tournez le dos à la péninsule indienne !

PAGANEL.—Hein ? quoi ? Comment, le "Scotia".

WILSON.—Ce bâtiment n'est pas le "Scotia" !

PAGANEL.—Ce n'est pas le "Scotia" ?

WILSON.—C'est le "Duncan", yacht de plaisance de sa Seigneurie lord Glenarvan.

PAGANEL (*poussant un cri*).—Le "Duncan" !... Un yacht de plaisance !... Oh ! grand Dieu ! Arrêtez alors, arrêtez !... La sonnette du bord ! la sonnette !... (*Il tire fortement le bras d'Archibald.*) Arrêtez ! arrêtez !

ARCHIBALD.—Mais, monsieur, c'est mon bras !

PAGANEL.—Recevez mes excuses ! Je me disais aussi : ça ne sonne pas ! (*Tous se lèvent de table. Paganel court comme un fou.*) Mais il faut arrêter le "Duncan" !... Qu'on me débarque !

ARCHIBALD.—Oui, qu'on le débarque, et qu'on le jette à la mer !

GLENARVAN.—Mon oncle. (*A Paganel.*) Vous débarquer, monsieur, c'est impossible !

WILSON.—Nous sommes à plus de cent mille de la côte !

PAGANEL.—Un canot alors ! un canot ! qu'on me ramène à terre.

WILSON.—Calmez-vous !

PAGANEL.—Le “Duncan !”.... Et où va le “Duncan.”

GLENARVAN.—Vers l'Amérique du Sud.

PAGANEL (*s'arrachant les cheveux.*)—L'Amérique du Sud ! Que dira la Société géographique de Paris !... Prendre un navire pour un autre ! Se réveiller en route pour l'Amérique du Sud, quand on se croyait parti pour les Indes !... Ah ! c'est à s'arracher les.... (*Il continue à s'arracher les cheveux.*)

BOB (*à Paganel.*)—Prenez garde, monsieur ! Vous n'en avez pas déjà tant !

PAGANEL.—C'est vrai. Ah ! quelle idée ! Milord, il y a un moyen de tout réparer.

GLENARVAN.—Quel est ce moyen ?

PAGANEL.—C'est un beau pays que l'Inde ! Il offre aux voyageurs de merveilleuses surprises. Eh bien, l'homme de barre, n'aurait qu'à donner un tour de roue, et le “Duncan” filerait aussi facilement vers Calcutta que vers... puisqu'il fait un voyage d'agrément !

ROBERT (*entrant avec Alfred.*)—Un voyage d'agrément !

GLENARVAN.—Monsieur, le “Duncan” fait route à la recherche de pauvres naufragés.

PAGANEL.—Des naufragés ?

ALFRED.—Les naufragés du “Britannia”, monsieur, et parmi eux...

ROBERT.—Parmi eux se trouvent notre père et notre frère à tous deux !

ALFRED. Nous sommes les enfants du capitaine Grant

PAGANEL.—Le capitaine Grant ! Cet héroïque marin qui s'est élancé à la découverte du pôle sud !

ROBERT.—Lui-même.

GLENARVAN.—Vous comprenez, monsieur, que nous n'avons pas le droit de perdre une heure.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MULRAY.

MULRAY (*entrant par le fond*).—Capitaine !

WILSON.—Qu'y a t il ?

MULRAY.—Un navire est en vue, marchant à contre-bord de nous !

WILSON.—Quel est ce navire ?

MULRAY.—Le " Saint-Laurent," un transatlantique qui fait route vers la France.

PAGANEL.—Milord, c'est un coup du ciel ! Vous allez me faire transborder !

GLENARVAN.—Comme il vous plaira, monsieur.

ARCHIBALD (*à Bob*).—Et ce n'est pas moi qui regretterai ce géographe !

BOB (*à part*).—Il m'allait assez !...

WILSON (*à Mulray*).—Faites au paquebot le signal que nous désirons communiquer avec lui.

MULRAY.—Bien, capitaine.

PAGANEL.—En même temps, mon ami, faites monter sur le pont mes malles qui sont déposées dans cette cabine. (*Il indique le No. 4 où sont déposées les malles d'Archibald ; Mulray sort et des matelots viennent enlever les malles, pendant que la conversation continue.*)

MULRAY.—Oui, monsieur.

PAGANEL (*à Glenarvan*).—Bon ! je suis sauvé !.. Milord, avant tout, permettez-moi de vous dire

que c'est noblement agir, que d'aller ainsi à la recherche de pauvres naufragés. C'est grand, c'est généreux, c'est... Mais puis-je savoir comment vous avez été amenés à voler au secours de ces malheureux ?

GLENARVAN.—Par la rencontre que nous avons faite en mer d'un document.

PAGANEL.—Un document... mais c'est un envoi de la Providence !

GLENARVAN.—C'est ainsi que nous l'avons compris.

PAGANEL.—Et pourrai-je voir ce document ? Cela m'intéresse au plus haut point.

GLENARVAN.—Rien n'est plus facile. (*Il remet le document à Paganel.*)

PAGANEL.—Ah ! cette notice est en bien mauvais état ! La mer ne l'a guère respectée ?

ROBERT.—Mais oui monsieur !... On peut très bien lire encore !...

PAGANEL.—En effet, il reste quelques mots. (*Lisant.*) “Capitaine Grant et son fils... Bal... “Austral... Britannia... par 37° latitude... et “longitude... gonie... secours... il sont perdus !...” 37° latitude... la longitude manque malheureusement !... mais... alors où allez-vous diriger vos recherches !

GLENARVAN.—Précisément sur ce 37° parallèle sud...

PAGANEL.—Bien... très bien... mais j'y pense... attendez donc... oui... oui... Ah ! mes amis... mes enfants... il y a là un fragment de mots qui éclaire le document tout entier !

GLENARVAN.—Lequel ?...

ROBERT.—Parlez, ... parlez, monsieur !

ALFRED.—Monsieur, il s'agit de notre père !

ARCHIBALD.—Mais parlez donc à la fin !...

PAGANEL.—Oui, il n'y a pas le moindre doute ! G, o, go... n, i, e... nie, gonie... Le "Duncan" n'aura pas la peine de suivre tout le 37^e parallèle !... gonie !... Il est évident que le "Britannia" s'est perdu sur la côte patagonienne !... gonie ! c'est pata qui manque ! c'est en Patagonie qu'il faut chercher les naufragés.

GLENARVAN.—Oui... oui... c'est vrai !... c'est on ne peut plus clair ! En Patagonie ! Et nous n'avions pas compris !... Ah ! monsieur votre rencontre à bord du "Duncan" est vraiment providentielle.

PAGANEL.—Et ce document est tellement explicite que j'irais les retrouver tout seul les yeux fermés !...

WILSON — Cependant si le capitaine Grant a perdu son bâtiment sur les côtes de la Patagonie, comment n'a-t-il pu se rapatrier encore, en gagnant Buenos-Ayres ou Montévidéo ?

PAGANEL. — Et s'il a été fait prisonnier par les indigènes, monsieur ? s'il a été emmené dans l'intérieur des terres comme cela est arrivé à l'un de mes compatriotes, qui est resté trente-deux ans aux mains des Patagons ! Oui, le naufrage a eu lieu sur la côte située à l'est de la Patagonie ! Emmenés captifs, les naufragés ont franchi les Cordillères, ils ont gravi le col d'Antuco, et sont redescendus dans les Pampas, pour s'arrêter enfin au pied des contre-forts que baignent les grands fleuves... C'est là, là qu'ils sont, c'est là qu'ils nous attendent, qu'ils nous appellent !... Je les entends, je les vois ! Espérance, amis, espérance, nous volons auprès de vous ! Nous volons auprès de...

ALFRED.—Ah ! monsieur...

PAGANEL. — J'étais déjà en Patagonie ! Courage, mes enfants, courage ! vous les reverrez !

ROBERT.—Mais s'ils ont été, comme vous le dites, emmenés dans l'intérieur des terres, comment auraient-ils jeté cette bouteille à la mer ?

PAGANEL.—Comment ? Rien de plus simple, mon ami ! Le capitaine Grant n'a-t-il pu jeter cette bouteille dans un fleuve, et ce fleuve la conduire à l'Océan ?

ALFRED.—C'est vrai, monsieur.

GLENARVAN —Décidément, M. Paganel a raison. Il n'y a plus d'objection possible.

MULRAY (*entrant.*) — Nous sommes en communication avec le " Saint-Laurent."

PAGANEL.—Bien ! Faites embarquer mes malles.

ROBERT.—Comment... voulez-vous encore partir... nous quitter ?

PAGANEL.—Certes...

ROBERT.—Allons donc !... Est-ce que vous le pouvez ?

PAGANEL —Si je le peux...

ALFRED. Mon frère à raison, monsieur. Vous avez affirmé que vous iriez au lieu du naufrage, les yeux fermés ! Par pitié, ne nous quittez pas, monsieur !

PAGANEL.—Oh ! certainement... je voudrais. . mais c'est impossible....

ROBERT (*vivement.*)—Je vous en prie, monsieur, je vous en conjure !... (*Saisissant Paganel par son habit.*) D'ailleurs, je ne vous laisserai pas vous en aller !

PAGANEL —Comment ! comment, jeune homme !...

ROBERT —Non, monsieur, non ! non ! je m'attache à vous !

PAGANEL.—Et ma mission, mes enfants, ma mission !

ROBERT.—Vous êtes un honnête homme, mon-

sieur, et votre première mission est de secourir des malheureux... qui se meurent peut-être !...

PAGANEL (*à Glenarvan*). — C'est assez vrai ce qu'il dit là...

GLENARVAN. — Oui, certes, et d'ailleurs le Bramapoutre peut attendre !

ROBERT. — Il attendra, monsieur.

PAGANEL (*hésitant*). — Il est certain qu'il ne s'en ira pas... le Bramapoutre !...

GLENARVAN. — Considérez aussi que dans cette œuvre, vous aurez le droit d'associer le nom de la France à celui de l'Angleterre, et quoi de plus beau que de mettre la science au service de l'humanité !

ARCHIBALD (*ému*). — Ah ! voilà qui est bien dit... à ce point que moi qui ne me soucie guère de votre société... eh bien, je vous demande de rester, monsieur le géographe.

PAGANEL. — Certainement, Milord, une invitation si gracieusement formulée !...

GLENARVAN. — Croyez moi, monsieur, laissez faire la Providence. Elle nous a envoyé ce document... et nous sommes partis !... Elle vous jette à bord du "Duncan"... ne le quittez plus.

TOUS. — Oui, monsieur, oui !...

PAGANEL. — Eh bien ?...

MULRAY (*criant à travers la claire-voie*). — Le "Saint-Laurent" va continuer sa route.

PAGANEL. — Eh bien, que le "Saint-Laurent" parte seul !

TOUS. — Ah ! vous restez !

PAGANEL. — Je reste, et je vous réponds que nous allons mener les choses rondement. (*Coups de sifflets qui indique le départ du "Saint-Laurent".*)

ALFRED. — Ah ! monsieur, recevez tous les remerciements des naufragés !...

ROBERT.—Votre main, Monsieur Paganel. (*Il la lui saisit.*) Non, mieux que cela. (*Il saute au cou de Paganel.*)

PAGANEL (*ébranlé*).—Quel rude petit homme ! c'est un jeune lion !

ARCHIBALD (*allant à Paganel*).—Monsieur, je vous pardonne... le sel versé dans mon thé... et le reste... Continuez à agir comme vous le faites... Je vous pardonne tout.

PAGANEL.—Grand merci, milord !... Ah ! grand Dieu !

ARCHIBALD (*sursautant*).—Qu'y a-t-il ?

PAGANEL.—Et mes malles qui sont embarquées et parties !...

ARCHIBALD (*gaiement*).—Ah ! voilà bien le distrait ! Ah ! ah ! ah !

PAGANEL (*courant à la cabine No 3*).—Eh ! non, Dieu merci, les voilà... les voilà !...

WILSON.—Quelles sont donc celles que l'on vient d'emporter ?

BOB (*allant à la cabine No 4*).—Ah ! Seigneur Dieu ! C'est ici qu'on les a prises sur les indications de monsieur Paganel ! ..

WILSON.—Et c'étaient ?...

BOB.—Les malles de lord Archibald !

ARCHIBALD.—Ah ! mes malles ! mes malles ! Me voilà sans vêtements et sans linge !... Mes malles !... Il les a fait enlever !... (*Se levant brusquement et allant à Paganel.*) Je retire tous mes pardons, monsieur, et je vous promets une haine de Caräbe !

PAGANEL.—Quelle malheureuse distraction j'ai eue là, moi qui n'en ai jamais !

ACTE TROISIÈME.

Quatrième tableau.—Une posada.

La scène représente une hôtellerie disposée dans le genre des posadas d'Espagne. Portes latérales, porte au fond. Cheminée à gauche. Tables, sièges de bois.

SCÈNE I.

FORSTER, DICK, AYRTON.

FORSTER.—Eh bien ! quoi de nouveau, Ayrton ?

AYRTON.—J'arrive de la côte, où j'ai laissé quelques uns de nos compagnons. J'ai vu, là, croisant et courant des bordées, un navire superbe, un yacht à vapeur de plus de huit cents tonneaux qui n'est pas gêné de filer ses douze milles à l'heure ! Il se nomme le "Duncan". Il a quatre caronades sur son pont. Ce doit être un yacht de plaisance, mais un de ces yachts qui défient les meilleurs marcheurs de la flotte anglaise. Ah ! si nous avions un pareil bâtiment sous les pieds, camarades, nous serions les rois de la mer !

DICK.—N'est-il aucun moyen de nous en emparer ?

AYRTON.—Ah ! si ce "Duncan", au lieu d'être en rade à Valparaiso, eût été sur la côte australienne ?...

FORSTER.—Oui, mais ce navire n'est pas en Australie, et ici, à Valparaiso, nous ne pouvons rien !

AYRTON.—Rien ?... Peut-être !

DICK.—Que veux-tu dire ?

AYRTON.—Ecoutez-moi bien ! Les Fêtes d'or que donnent aujourd'hui les mineurs chiliens auront lieu sur la grande place de Valparaiso, en face

du palais du gouverneur. Tous les gens de la ville, tous les marins du port, accourront en foule à ces fêtes. Comme tous les autres navires, le "Duncan" sera pour une heure au moins presque abandonné des siens, et alors quelques hommes déterminés et habiles suffiraient pour s'en emparer et lui faire gagner le large !

FORSTER.—Et le "Duncan" serait à nous !

AYRTON.—Oh ! le succès de ce plan serait plus certain si je parvenais à me faire admettre sur ce navire, soit comme naufragé demandant à être rapatrié, soit en qualité de second ! Je pourrais alors vous recevoir à bord pendant le tumulte de la fête, et nous voguerions vers l'Australie, où Ayrton, redevenu Ben-Joyce, le chef suprême des convicts, formerait son équipage de ses plus braves compagnons !

DICK.—Nous pourrions alors nous promener en maîtres sur l'Océan !

AYRTON.—Tous les navires marchands deviendraient nos tributaires !

FORSTER.—Et je ne serais pas fâché, pour ma part, de pousser une pointe jusqu'à l'îlot Balket !

AYRTON.—Es-tu fou ?

FORSTER.—Non, je voudrais savoir comment ont fini ceux que nous y avons abandonnés, le capitaine Grant, son fils James, et...

AYRTON.—Et Burck, cette bête fauve que nous avons laissée avec eux ! Si celui-là ne les a pas tués d'abord, deux hivers, dans ce désert de glace, ont eu raison d'eux tous !

DICK.—C'est égal, moi aussi, je voudrais savoir...

BOB (*au dehors*).—Hôtelier !

AYRTON. Silence...

SCÈNE II.

LES MÊMES, BOB, *puis* L'HÔTELIER.

BOB.—Holà !... l'hôtelier ! l'hôtelier !

L'HÔTELIER (*entrant*) — Voilà ! voilà ! monsieur !

BOB.—Le thé pour milord Glenarvan et sa suite.

AYRTON (*bas*).—Glenarvan ! Eh mais ! c'est le propriétaire du "Duncan" ! Attention !

L'HÔTELIER (*qui est allé inspecter la table pendant ces paroles*). Eh bien ! vous voyez, tout est prêt ! Il n'y a plus qu'à servir quand on en donnera l'ordre

SCÈNE III.

LES MÊMES, GLENARVAN, ALFRED, PAGANEL,
ARCHIBALD.

GLENARVAN —Faites servir, monsieur l'hôtelier.

L'HÔTELIER.—A l'instant, Votre Seigneurie. (*Il sort avec Bob.*)

AYRTON (*bas*).—Le lord en question.

ALFRED.—Milord, vous n'avez recueilli aucun renseignement depuis votre arrivée à Valparaiso ?

GLENARVAN.—Aucun, hélas !...

ARCHIBALD.—Tant de fatigues, tant d'émotions violentes, et tout cela en pure perte, sur les indications chimériques de monsieur le géographe ! (*Deux garçons entrent et servent le thé. On se met à table.*)

PAGANEL.—Ne m'accablez pas, milord. Je me mets sans cesse à la torture, pour trouver à ce document un sens nouveau.

ARCHIBALD.—Et rien ?

PAGANEL.—Rien. (*Lisant.*) Capitaine Grant et son fils !... (*Mouvement d'Ayrton et des autres.*)

AYRTON (*bas*).—Que dit-il ?

PAGANEL.—Bal... austral... “Britannia...”

AYRTON. C'est bien de lui qu'il s'agit !... Écoutez !

PAGANEL.—“Britannia...” austral... bal...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, WILSON, THALCAVE, ROBERT.

GLENARVAN —Eh bien ! mes amis ?

WILSON.—Rien, milord, aucun indice !

ALFRED.—Rien !

WILSON.—J'ai feuilleté, avec le plus grand soin, tous les registres de la marine !...

ROBERT.—J'ai interrogé tous les employés, tous les matelots !...

THALCAVE.—j'ai vu tous ceux de mes frères qui ont quitté nos forêts et nos pampas pour venir trafiquer dans ce pays !...

ROBERT —Et personne n'a pu nous donner un seul mot d'espérance !...

ALFRED.—Mon père ! mon pauvre frère !...

FORSTER (*à part*). — Le fils du capitaine Grant !..

ALFRED.—Hélas ! tout est fini !...

GLENARVAN. — Ne désespérez pas, Alfred, je fouillerai tous les bords de l'océan australien, je visiterai chaque île, chaque flot, je vous rendrai votre père, ou je mourrai à la tâche !

DICK (*bas*).—Il ne fait pas bon ici pour nous !... Partons.

AYRTON.—Restez !

PAGANEL (*lisant à part*). — Bal... que signifie ce mot bal !... Et gonie... gonie !... si ce n'est pas Patagonie, qu'est-ce que c'est donc ?

ROBERT. — Eh bien, milord, puisque nous n'avons plus d'espoir de trouver ici nos chers nau-

tragés, ne restons pas plus longtemps !... Je vous en conjure !

PAGANEL.—Gonie !... gonie !...

ROBERT.—Songez à leurs souffrances, à leur désespoir, à cette longue et cruelle agonie qui les tue !...

PAGANEL (*bondissant et frappant le document*).— Agonie !... oui, c'est cela !... Gonie, c'est la terminaison du mot agonie, et le pays, le rivage, l'ilot où ils se trouvent, ce doit être le mot qui commence par cette syllabe, Bal... bal !...

DICK.—Balker !... Il va trouver !...

FORSTER.—Tout est perdu !

AYRTON.—Silence. (*Haut, se levant et s'avancant*). Milord, louez et remerciez Dieu qui m'a conduit ici, et qui m'a fait vous entendre ! Si le capitaine Harry Grant est encore vivant, il est vivant sur la terre australienne ! (*Mouvement général. Thalcave s'est relevé et s'est avancé.*)

PAGANEL.—Austral... Australie !

GLENARVAN.—Qui êtes-vous, pour parler ainsi ?

AYRTON.—Qui je suis ? Ayrton, second du "Britannia".

TOUS (*avec force*).—Le second du "Britannia" !

AYRTON.—Moi qui ai pu m'échapper des mains des tribus australiennes.

ROBERT.—Dont mon père et mon frère sont prisonniers ?

AYRTON.—Oui, Robert Grant.

GLENARVAN.—Et vous les avez quittés ?

AYRTON.—Il y a moins de trois mois.

ALFRED —Vivants, vivants, n'est-il pas vrai ?

AYRTON.—Oui, Alfred Grant, vivants !

TOUS.—Ah ! ah !

ROBERT.—Ah ! monsieur Ayrton ! C'est vous qui nous rendrez notre père et notre frère bien-aimé !

AYRTON.—Robert Grant, que je retrouve notre capitaine, et je serai content.

GLENARVAN.—Voyons, parlez, Ayrton ! Dites-nous bien ce que vous savez.

AYRTON.—Milord, le “ Britannia ”, après avoir fait une heureuse traversée jusqu’au cap Horn, a éprouvé une rude tempête qui l’a à demi désarmé. Il a fallu fuir à travers le Pacifique jusqu’à la côte australienne. Là, un nouveau coup de vent, un cyclone, lui a causé les plus graves avaries, et il a été jeté sur les rochers, où il s’est totalement perdu.

PAGANEL.—Sur quelle partie de la côte australienne ?

AYRTON.—Sur la partie du sud, à deux cents milles de Melbourne. Plusieurs de nos malheureux compagnons ont péri dans le naufrage, mais le capitaine, son fils et moi, nous avons pu gagner la terre. Là, des Australiens appartenant aux tribus errantes, nous ont faits prisonniers, et nous ont entraînés jusqu’à l’embouchure du Murray.

DICK (*bas à Forster*). — Bravo ! c’est là qu’est notre bande !

AYRTON.—Pendant six mois, nous avons cruellement souffert ; mais, par une heureuse chance dont notre capitaine et son fils n’ont pu profiter, j’ai pu m’échapper et gagner un bâtiment de passage qui m’a conduit ici, où j’attends pour être rapatrié.

GLENARVAN (*serrant la main d’Ayrton*).—Je me charge de vous. Venez à bord du “ Duncan ”, aidez-nous dans nos recherches, puisque vous connaissez le pays.

ROBERT.—Oui, oui... monsieur Ayrton !

AYRTON.—J’allais vous le demander, milord.

Comme vous, je ne veux plus avoir de repos que nous n'ayons retrouvé notre capitaine !

GLENARVAN.—Enfin, Ayrton... que nous conseillez vous de faire ?

AYRTON.—Milord, le “Duncan” est-il en état de traverser le Pacifique ?

GLENARVAN.—Oui, et dès demain, il peut quitter Valparaiso.

AYRTON.—Bien ! Nous nous dirigerons sur l'Australie, et nous débarquerons à Melbourne. Dans ce port le “Duncan” attendra jusqu'à ce qu'il reçoive l'ordre de venir nous rejoindre, tandis que nous irons à la recherche de la tribu australienne qui doit être campée sur les bords du Murray.

GLENARVAN.—Bien ! tout est convenu ; demain nous nous remettrons en route.

AYRTON (*à Forster, à part*).—Et dans un mois, le “Duncan” sera commandé par moi, Ben-Joyce !

GLENARVAN.—Maintenant, Thalcave, vous nous avez servi de guide pour traverser les Cordillières ; vous nous avez été d'un grand secours en toutes rencontres, il me reste à vous remercier et à récompenser vos services.

THALCAVE.—Milord, je ne veux rien...

GLENARVAN.—Mais enfin...

THALCAVE.—Permettez que je vous accompagne jusqu'au moment où vous aurez retrouvé ceux que vous cherchez.

GLENARVAN.—Mais comment pourrai-je reconnaître ce nouveau service ?

THALCAVE.—Votre amitié.

AYRTON (*à part*).—De quoi se mêle-t-il ce sauvage ? (*A Thalcave.*) Thalcave, je suis l'ami de tous ici.

THALCAVE.—De tous?... Non !

AYRTON.—Comment ?

THALCAVE (*le regardant en face*).—Tu n'es pas le mien.

MULRAY (*entrant et annonçant*).—Un messenger du gouverneur de Valparaiso demande à parler à milord.

GLENARVON —Qu'il entre. Que peut-il nous vouloir ?

AYRTON (*à ses camarades*).—J'ai réussi. Demain, pendant le tumulte de la fête, présentez-vous à bord et le "Duncan" est à nous !

GLENARVAN. — A bientôt, Ayrton, à bientôt !
(*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN OFFICIER DE MARINE.

MULRAY (*à l'officier*).—Voici Sa Seigneurie...

L'OFFICIER.—Milord, je suis envoyé près de vous par monsieur l'amiral gouverneur de Valparaiso, qui vous prie de vouloir bien assister au banquet et au bal, qui auront lieu à l'issue de la fête que célèbrent, ce soir, les mineurs chiliens.

GLENARVAN.—Nous acceptons avec grand plaisir cette invitation, et je vous prie de transmettre tous mes remerciements à monsieur le gouverneur. Mes amis, allez faire vos préparatifs. (*L'Officier s'incline.*) Mulray, vous veillerez à ce que le "Duncan" soit pavoisé comme le seront les autres navires en rade.

MULRAY.—Les ordres de Votre Seigneurie seront exécutés. (*Il sort suivi de l'Officier. Glenarvan sort par la droite.*)

Cinquième Tableau.—Une forêt australienne.

La scène représente une grande forêt d'arbres dont la haute ramure cache entièrement le ciel. Cette forêt s'étend à perte de vue dans le lointain. A droite, de grands buissons de fougères arborescentes. Le soleil couchant éclaire tout le dessous du bois.

SCÈNE I.

BOB *seul.*

BOB.—J'ai pris les devants... Ça va d'une lenteur, la caravane ! Un mois... voilà un mois aujourd'hui que nous avons quitté Melbourne et que nous explorons ces déserts de la basse Australie... Ça m'aurait pourtant bien fait plaisir de me rembarquer pour Glasgow ; car j'ai appris à Melbourne que ma femme n'était pas noyée du tout, elle en a été quitte pour un bon bain... Et moi qui ai fait la bêtise de partir pour éviter la police... Je me suis trop pressé.—Ah ! que j'ai donc hâte d'être de retour... que j'ai donc hâte... Ah ! voilà l'avant-garde de la caravane.

SCÈNE II.

GLENARVAN, PAGANEL, ROBERT, THALCAVE,
AYRTON, MULRAY, BOB, MATELOTS.

GLENARVAN.—Nous avons marché tout le jour et la nuit va bientôt arriver. Votre avis n'est-il pas, Ayrton, que nous devrions camper en cet endroit ?

AYRTON.—Oui, milord. Il y a là-bas, une prairie où notre attelage trouvera à se refaire de ses fatigues.

GLENARVAN. — Conduisez le chariot et le fourgon dans cette prairie ; Décidément nous passerons ici la nuit.

AYRTON. — J'ai donné des ordres pour le campement.

GLENARVAN (*à Robert*). — Tu dois être bien fatigué, Robert ?

ROBERT. — Mais non, milord ! D'ailleurs nous approchons !

PAGANEL. — Certainement, nous approchons ! Nous sommes enfin sur une bonne piste... N'est-il pas vrai, ami Ayrton ?

AYRTON. — La tribu dans laquelle j'ai laissé le capitaine Grant et son fils ne doit pas être à plus de vingt milles d'ici.

GLENARVAN. — Quant au " Duncan ", que nous avons laissé à Melbourne pour nous enfoncer dans les terres, il doit maintenant se trouver à l'embouchure du Murray...

AYRTON (*à part*). — J'y compte bien !

GLENARVAN. — A quel distance sommes-nous encore de cet endroit où Wilson doit nous attendre ?

AYRTON. — A cinquante milles au moins, milord.

PAGANEL (*étonné*). — A cinquante milles ! Allons donc, c'est impossible !

THALCAVE. — L'air que nous respirons est celui qu'apporte la mer. Ayrton s'est trompé. La côte est plus rapprochée qu'il ne le dit...

PAGANEL. — Certainement, et, d'après mes calculs, je crois pouvoir affirmer...

AYRTON (*avec force*). — Et je soutiens, moi qui ai traversé ces forêts, lorsque je m'échappais des mains des Onéidas . je soutiens... que je ne me trompe pas.

PAGANEL. — Cependant, mes calculs...

AYRTON (*froidement*).—Sont inexacts, monsieur.

PAGANEL.—Alors... c'est nous qui nous trompons, monsieur Thalcave.

GLENARVAN.—Ah ! il est temps que nous arrivions !... Par une inconcevable fatalité, tous les animaux de notre caravane sont morts l'un après l'autre ! Il ne nous reste plus que deux bœufs sur les dix qui composaient l'attelage primitif du chariot, et nos chevaux sont tombés sur la route.

AYRTON.—Les accidents de cette nature sont fréquents dans les forêts australiennes. Les pâturages y sont abondants, mais ils produisent une herbe vénéneuse qui tue les animaux domestiques.

PAGANEL.—Oui, oui, le gastrolobium !

AYRTON.—C'est cela même.

PAGANEL.—Mais je croyais que les chevaux et les bœufs fuyaient instinctivement cette herbe, et qu'il fallait qu'on la mêlât, par mégarde...

AYRTON (*vivement*).—Erreur ! Ils la recherchent et la mangent au contraire avec avidité.

PAGANEL (*blessé*).—Il paraît qu'aujourd'hui ma science est, en toute chose, complètement en défaut !

THALCAVE. — Seul, entre tous, le cheval d'Ayrton a été préservé.

GLENARVAN.— Et cela est heureux, puisque Ayrton, mieux qu'aucun de nous, peut aller en avant et reconnaître le pays.

THALCAVE.—Soit, mais il n'est pas bon que, depuis Melbourne la route que nous avons suivie ait été marquée par les pas de ce cheval.

AYRTON (*vivement*).—Le pas de mon cheval ?

THALCAVE.—Oui ! le fer porte un trèfle qui s'imprime sur la terre et le rend partout reconnaissable... (*Se baissant.*) Regardez.

ROBERT.—C'est vrai !

AYRTON (*à part*).—Il voit donc tout, ce sauvage?...

PAGANEL.—Diable ! et l'on parlait à notre départ, de nombreux convicts échappés, de Ben-Joyce et de sa bande !

GLENARVAN.—Ben-Joyce !... Une pareille trace suffirait pour le guider, s'il s'était mis à nous suivre ?

AYRTON.—Milord, c'est un usage fréquent en ce pays, de ferrer les chevaux comme est ferré le mien. Mais si Votre Seigneurie le désire, à la première occasion, je le ferai déferer.

GLENARVAN.—Soit ! Rejoignons maintenant lord Archibald et Alfred... et tenons-nous sur nos gardes !...

AYRTON (*à part*).—Rien ! Ils ne viendront donc pas !

PAGANEL.—Allons, milord. *(Ils sortent, Ayrton reste en arrière et semble regarder au loin.)*

THALCAVE (*qui l'observe*).—Ayrton reste-t-il ici ?

AYRTON (*se retournant*).—Moi?... Non, non !... Qu'a-t-il donc à m'observer toujours ? (*Il sort à son tour, suivi par Thalcave.*)

SCÈNE II.

DICK, FORSTER, *paraissant au fond. Tous deux entrent par la droite en recherchant des traces sur le sol. Ils font un signe et plusieurs autres convicts entrent en scène.*

DICK (*bas*).—C'est bien l'empreinte !

FORSTER.—Oui, ce trèfle, c'est bien le fer du cheval d'Ayrton !

DICK (*regardant au fond*).—Les préparatifs d'un campement?... Glenarvan et les siens vont faire halte en ce lieu. Enfin nous les avons rejoints !...

ça n'a pas été sans peine... Depuis que nous sommes à leur recherche, vingt fois j'ai cru que nous n'arriverions pas à les retrouver.

FORSTER — Silence !... quelqu'un .. (*Tous s'éloignent vers le fond.*)

DICK. — C'est lui.

TOUS (*revenant.*) — Ben-Joyce !

SCÈNE III.

LES MÊMES, AYRTON, *puis* THALCAVE.

AYRTON. — Vous avez bien tardé à me rejoindre.

FORSTER. — Partis en même temps que toi de Valparaiso, nous ne sommes arrivés à Melbourne que huit jours plus tard. Le navire que nous montions ne marchait pas comme le "Duncan". Et puis il a fallu réunir nos compagnons épars dans la province.

AYRTON. — Combien êtes vous ?

DICK. — Ici, dix seulement.

AYRTON. — Et les autres ?

FORSTER. — Dans la forêt... à moins d'un mille...

AYRTON. — C'est bien. Notre plan a échoué à Valparaiso, parce qu'au lieu de se rendre à terre, le capitaine du "Duncan" est resté à bord avec tout son équipage.

DICK. — Mais alors, par quel moyen espères-tu réussir ?

AYRTON. — L'affaire est maintenant en bonne voie. Glenarvan et ses compagnons que j'ai égarés dans ces forêts à la recherche des Onéidas, se croient à cinquante milles de la côte, lorsqu'ils en sont en réalité, à une distance si rapprochée, que si je n'avais arrêté leur marche en ce lieu, ils auraient pu, bientôt, gagner le littoral et apercevoir

les mâts de leur navire (*A ce moment, le buisson de fougère de gauche s'entr'ouvre et laisse passer la tête de Thalcave.*) Je puis donc en peu de temps être à bord du "Duncan", où je vais, enfin, commander en maître !...

FORSTER.—Comment ! Toi ?...

DICK.—Toi ! Ben-Joyce ?...

THALCAVE (*à part*).—Ben-Joyce !...

AYRTON.—Quelques instants encore, j'aurai l'autorisation écrite de Glenarvan, et le capitaine du "Duncan" sera placé sous mes ordres .. Toi, Forster, va rejoindre nos camarades. Vingt d'entre eux me suivront, et je les recevrai à bord du "Duncan"... Va, et ne perds pas une minute.

FORSTER.—Compte sur moi. (*Il sort.*)

THALCAVE (*à part*).—Celui-là... d'abord, et les autres ensuite. (*Il disparaît en se glissant sur les pas de Forster.*)

DICK. — Et nous, Ayrton, que devons-nous faire ?

AYRTON. — Vous tenir à distance dans la direction de la côte, prêts à attaquer Glenarvan et les siens et à les exterminer sans pitié, lorsque vous m'aurez revu, muni des pouvoirs qui vont m'être donnés. Si leur résistance se prolonge, je serai bientôt de retour, et je vous viendrai en aide avec le reste des nôtres. (*Bruit au dehors. On entend des voix à gauche.*)

DICK. — Écoutez,

AYRTON.—C'est le dernier coup préparé par moi, qui vient de les frapper. Le découragement et l'effroi se sont emparés d'eux !... Partez vite ? Maintenant, ils sont à nous !... (*Dick et les convicts s'éloignent.*) L'instant approche enfin, où je vais devenir maître suprême à bord du "Duncan" !... mon navire !...

SCÈNE IV.

AYRTON, BOB, GLENARVAN, ROBERT, PAGANEL,
MULRAY, ARCHIBALD, ALFRED, MATELOTS.

BOB (*appelant*) — Monsieur Ayrton ! Monsieur Ayrton !

AYRTON. — Que me veut-on ?

GLENARVAN. — Un nouveau malheur !

AYRVON. — Un malheur ?

GLENARVAN. — Nos deux derniers bœufs sont tombés foudroyés !...

AYRTON. — Morts ! ils sont morts !

PAGANEL. — Toujours le gastrolobium, monsieur Ayrton !

ARCHIBALD. — Impossible maintenant, de continuer notre route !

ROBERT. — Eh bien, nous irons à pied jusqu'à ce que nous trouvions la tribu dont mon père et mon frère sont prisonniers !...

PAGANEL. — Et qui portera nos effets et nos malles ?

BOB. — Et les vivres ?

GLENARVAN. — Ayrton, n'y a-t-il pas à proximité quelque établissement, quelque ferme où nous puissions remplacer les animaux que nous avons perdus ?

AYRTON. — Ici, et dans ce qui nous entoure au loin, milord, c'est le désert.

Tous. — Le désert !

PAGANEL. — Hélas ! oui, le désert, puisque je me suis si lourdement trompé, moi qui nous croyais à quelques milles seulement du littoral !

ALFRED. — Que faire alors ?

AYRTON (*à part*). — Allons ! (*Haut.*) Milord, mon cheval a-t-il succombé aussi ?

GLENARVAN.—Non. Votre cheval a seul résisté...

PAGANEL.—Seul entre tous !

AYRTON.—Eh bien, milord, il n'y a pas une heure, pas une minute à perdre, il faut...

TOUS.—Achevez...

AYRTON.—Il faut que l'un de nous, porteur de pleins pouvoirs, connaissant les chemins et le littoral, aille rejoindre votre bâtiment... Il faut que vos marins et vos serviteurs viennent nous retrouver ici, amenant de nouveaux chevaux, qui permettront à la caravane de continuer sa route...

GLENARVAN.—Oui, oui, vous avez raison, Ayrton.

ALFRED.—Et cet homme qui partira ?...

PAGANEL (*vivement*). — Muni de pleins pouvoirs... Mais il n'y a que Ayrton qui connaisse la route... Il n'y a que lui qui puisse monter le seul cheval qui nous reste...

GLENARVAN.—En effet, mais...

PAGANEL.—Pas d'hésitation, milord. Ayrton seul peut nous sauver tous

AYRTON (*à part*).—Bon ! Il ne parlerait pas mieux s'il était des nôtres.

GLENARVAN.—Vous avez entendu, Ayrton ?...

AYRTON.—J'accepte la mission, milord, et je suis prêt à partir.

GLENARVAN.—Je vais vous donner une lettre pour Wilson, qui placera sous vos ordres l'équipage du "Duncan".

AYRTON.—Bien, milord.

PAGANEL (*à Glenarvan*).—Je vais écrire cette lettre sous votre dictée... J'ai toujours sur moi tout ce qu'il faut pour cela.

ARCHIBALD.—Ne vous trompez pas au moins, éternel distrait.

PAGANEL.—Soyez tranquille, cette fois.

GLENARVAN.—Ecrivez, Monsieur Paganel...

écrivez. “ Ordre à Wilson de mettre l'équipage
“ du “ Duncan ” à la disposition d'Ayrton et d'exé-
“ cuter ses instructions en tous points.”

PAGANEL.—C'est fait...

GLENARVAN.—Donnez que je signe.

PAGANEL.—Attendez que je relise, puisque je suis
distract... comme dit milord. (*Lisant.*) “ Ordre à
“ Wilson de mettre l'équipage du “ Duncan ” à la
“ disposition d'Ayrton et d'exécuter ses instruc-
“ tions en tous points.” (*Glenarvan signe.*) Est-ce
bien cela, Ayrton ?

AYRTON.—C'est cela.

GLENARVAN (*à Bob*).—Amenez le cheval. (*Bob
sort à droite.*)

PAGANEL.—Et maintenant l'adresse. (*Il met la
lettre dans une enveloppe qu'il ferme soigneusement.*)

BOB (*revenant*). Le cheval est prêt.

PAGANEL (*remettant la lettre à Ayrton*).—Voilà !

ALFRED.—Que Dieu vous conduise, Ayrton !

TOUS.—Adieu ! adieu ! (*Il disparaît à droite.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, THALCAVE.

THALCAVE.—Arrêtez ! Empêchez cet homme de
partir !

GLENARVAN.—Ayrton ?

THALCAVE.—Ce n'est pas Ayrton, c'est Ben-
Joyce qu'il se nomme !

TOUS.—Ben-Joyce !

GLENARVAN.—Ben-Joyce. (*Il s'élance à droite.
Ayrton décharge son revolver sur lui.*)

ALFRED (*s'élançant vers Glenarvan*). — Ah !
milord !

GLENARVAN (*chancelant*). — Rien !... Ce n'est

rien !... (*Il tombe dans les bras de Thalcave qui le fait asseoir.*) Ben-Joyce ?...

THALCAVE.—Ma carabine !

PAGANEL (*prenant la carabine de Thalcave, fait feu*).—Manqué !

THALCAVE.—Oh ! je l'aurais tué, moi !

PAGANEL.—La colère a fait trembler ma main !

GLENARVAN.—Ben-Joyce, avez-vous dit ?...

THALCAVE.—Lui-même ! J'ai pu tuer un des convicts de sa bande, mais je suis revenu trop tard pour vous prévenir !

GLENARVAN.—Le " Duncan " perdu, son équipage massacré bientôt par ces misérables, et nous-même à la merci des convicts !... Hélas ! que faire maintenant, que faire ?

CRIS (*au dehors*).—Les convicts ! les convicts !

BOB (*entrant*).—Les convicts approchent ! Ils vont nous attaquer !

GLENARVAN.—Nos armes ! Défendons-nous, mes amis...

TOUS.—Oui ! oui !

GLENARVAN.—Vienne le salut ou la mort, je suis prêt !...

ARCHIBALD.—Se battre ! On va se battre ! Qu'on me donne un fusil ! Qu'ils viennent, ces bandits ! Moi aussi, je suis prêt à les recevoir ! (*Toutes les dispositions ordonnées par Glenarvan sont prises, et chacun attend le moment de faire feu.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DICK, CONVICTS.

Les convicts sont au nombre d'une dizaine. Ils sont dirigés par Dick. Les premiers coups de feu sont échangés. Thalcave immobile tire avec le plus grand sang froid. Paganel, son fusil à la main fait un feu de mousqueterie. Robert marche sur les convicts, mais il va être assommé d'un coup de crosse par Dick, lorsque celui ci tombe, frappé d'une balle tirée par Paganel.— Glenarvan lutte corps à corps, mais les convicts plus nombreux gagnent du terrain et leur cercle se rétrécit.

DICK.—Courage, camarades, nous les tenons !

PAGANEL (*faisant feu*).—Nous tenir... pas encore, scélérat ! (*Défense opiniâtre de Glenarvan et des siens.*)

DICK.—Hardi ! courage ! en avant ! (*Des coups de feu et le cri de Hurrah ! sont entendus à gauche.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, WILSON, MATELOTS.

Les matelots du "Duncan", commandés par Wilson, font feu sur les convicts.

WILSON.—En avant le clan de Malcolm ! (*Les matelots se jettent sur les convicts, qui sont tués pour la plupart ou prennent la fuite.*)

TOUS.—Hurrah ! hurrah ! hurrah !

GLENARVAN.—Wilson, vous !... c'est vous !... Comment se fait-il ?...

WILSON.—Mais, milord, j'ai suivi strictement les ordres de Votre Seigneurie.

GLENARRAN.—Mes ordres ?

PAGANEL.—Certainement ! . écrites par moi !

WILSON.—Et contenus dans cette lettre signée de vous

GLENARVAN.—Que voulez-vous dire ?

WILSON.—Les voici, milord. (*Lisant.*) “Emparez-vous du porteur de cette lettre, mettez-le aux fers, et rendez-vous en toute hâte à l’entrée de la forêt qui longe l’embouchure du Murray.”

GLENARVAN. — Il y a cela ?

PAGANEL.—Je savais que l’honnête Ayrton nous trompait, que nous n’étions pas à un mille de la côte, et j’ai écrit tout le contraire de ce que vous m’avez dicté... (*A Archibald*) Qu’est-ce que vous pensez de cette distraction-là, milord ?

GLENARVAN — Ah ! monsieur, vous nous avez sauvés !...

ARCHIBALD.—Ah ! monsieur Paganel, voilà qui rachète bien des fautes ! Votre main...

PAGANEL. Les deux, milord, les deux...

GLENARVAN. — Et maintenant, au “Duncan” ! Notre tâche n’est pas finie... C’est le capitaine et son fils qu’il faut retrouver !

Tous. — Au “Duncan” ! Au “Duncan” !

Sixième tableau.—L’embouchure du Murray.

SCÈNE UNIQUE.

GLENERVAN, ALFRED, ARCHIBALD, PAGANEL, WILSON, THALCAVE, *puis* BOB et MULRAY *amenant* AYRTON, MATELOTS.

GLENARVAN (*étendant le bras vers la droite*).—Regardez, regardez, Alfred ! Le voilà, notre chère “Duncan”, que nous avons cru perdu pour nous !

ALFRED.—Oui, Dieu soit loué !...

GLENARVAN (*à Wilson*).—Et ce misérable, qu'en avez-vous fait ?...

WILSON.—Le voilà, on l'amène !...

GLENARVAN (*à Ayrton*).—Approchez, répondez et ne tremblez pas.

AYRTON.—Pourquoi tremblerais-je ?... Qui donc oserait porter la main sur moi et attenter à ma vie ?... Je sais où est le capitaine Grant !

Tous —Ah !

GLENARVAN.—Eh bien, parlez, et nous, qui sommes les arbitres de votre sort, nous qui avons le droit de vous faire expier vos crimes, peut être pourrons-nous vous accorder votre grâce et vous rendre la liberté !

AYRTON.—Grand merci milord ! Mais pour discuter des conventions ou un marché, il convient de savoir qui, de vous ou de moi, est au pouvoir de l'autre.

GLENARVAN.—Que prétendez-vous ?

AYRTON.—Je dis que plusieurs de ceux qui combattaient contre vous tout à l'heure ont échappé à vos coups. Je dis qu'ils reviendront bientôt accompagnés de cent autres, et que vous serez contraints de les attendre, sans que votre navire puisse vous emporter loin de cette côte !

GLENARVAN. — Qui l'en empêchera ?

AYRTON.—Qui ? Interrogez votre capitaine ! Il vous répondra que l'ordre qu'il a reçu de vous de partir sans perdre une minute ne lui a pas permis de s'approvisionner, et que vous n'avez plus de charbon dans les soutes !... Les vents sont contraires pour sortir de la baie, et, je vous le dis encore, ce n'est plus moi qui suis votre prisonnier ! C'est vous, vous tous qui êtes réellement les miens !...

GLENARVAN.—Enchaînés ici !... Serait-il vrai, Wilson ?

WILSON (*tristement*).—Cela est vrai, milord.

PAGANEL (*regardant au fond*). — Attendez donc !... Nous ne sommes peut-être pas autant qu'il le pense les prisonniers de cet homme !

GLENARVAN.—Expliquez vous ! parlez !...

TOUS. — Parlez.

PAGANEL.—J'aperçois là-bas une embarcation...

TOUS.—Une embarcation ?...

PAGANEL.—Une embarcation qui, sans doute, appartient à quelque navire qui doit être en vue...

WILSON.—Mais non, vous vous trompez.

PAGANEL.—Comment...

WILSON.—C'est une baleine qui se dirige de ce côté.

GLENARVAN. — Une baleine !...

PAGANEL. — Eh bien, mais à défaut de charbon, c'est de l'huile, c'est du combustible ..

GLENARVAN(*avec force*).—Oui, vous avez raison ! L'huile et la chair de cette baleine suffiraient pour alimenter nos chaudières et nous faire sortir de la baie !

BOB. —Et nous ne serions plus vos prisonniers, monsieur Ayrton !

GLENARVAN. — Consentez-vous à parler ?

AYRTON.—Non ! Que je me courbe devant vous ! moi ! jamais ! jamais !...

LES MATELOTS (*le menaçant*).—A mort ! à mort !

AYRTON.—Frappez, si vous l'osez. Je sais où est le capitaine Grant !

GLENARVAN.—Qu'on l'emmène !... La justice anglaise décidera de son sort ? Allez... Et maintenant, mes amis, à la baleine !

TOUS.—A la baleine !...

PAGANEL.—Eh bien, je ne suis pas fâché de voir

une pêche à la baleine (*Paganel, Mulray et Robert s'arment de harpons.*) Tenez, elle vient de disparaître à la pointe de l'île !... Ah ! la voilà ! une magnifique baleine !

TOUS.—Elle revient !

PAGANEL.—En avant, Mulray, ferme, ferme ! Attention !

WILSON.—Elle ne nous voit pas !

PAGANEL.—Heureusement ! Comment, vieux loup de mer, vous ignorez que c'est le moment le plus propice. (*Il lance son harpon.*)

TOUS.—Hurrah !

BOB.—Elle a plongé !

PAGANEL.—Elle revient à la surface. Tenez... elle flotte !... Un seul coup de harpon a suffi. (*Il prend sa lunette.*) Mais non ! Elle porte un second harpon au flanc... Attendez ! Il y a quelque chose d'écrit dessus... Qu'ai-je lu ? Capitaine Grant ! Année 1877.

ROBERT.—C'est tout récent.

PAGANEL.—Capitaine Grant ! Ilot Balker !... Bal... bal... Balker !...

TOUS.—Ilot Balker ?...

PAGANEL.—Un îlot situé à moins de deux cents milles d'ici !

ROBERT.—Mon frère ! mon père !

ALFRED et MULRAY.—Retrouvés ! retrouvés !

PAGANEL.—Un singulier homme que votre père qui met ses lettres à la poste dans le ventre d'un requin, et qui envoie sa carte de visite dans le flanc d'une baleine.

MULRAY.—Robert, avant trois jours nous serons à l'îlot Balker.

TOUS.—Hurrah ! hurrah ! hurrah !

ACTE QUATRIÈME.

Septième tableau.—L'îlot **Balker**.

La scène représente une grève de l'îlot. A gauche, hautes falaises déjà blanches de neige. Au pied de la falaise, misérable hutte faite de quelques bouts de perche qui soutiennent un morceau de toile usée. Demi-jour. L'horizon est légèrement enflammé par les derniers rayons du soleil, qui va bientôt disparaître.

SCÈNE I.

GRANT, JAMES.

James est couché sous la hutte. Grant, près de lui, est occupé à graver sur la crosse de son fusil quelques signes. Tous deux sont vêtus de hail-lons. Un petit feu de bois est près de la hutte.

GRANT.—Allons, courage ! courage !...

JAMES.—Oui, père !...

GRANT.—Dix-huit mois d'abandon !... dix-huit mois de souffrances inouïes ! (*Regardant James étendu sous la hutte.*) Ah ! ce misérable Ayrton savait bien ce qu'il faisait en me laissant mon fils !... Il centuplait mes tortures ! Mon enfant ! mon pauvre enfant !

JAMES.—Père ! j'ai bien soif !

GRANT.—Hélas ! la fièvre le dévore ! Un peu de neige fondue, voilà tout ce que j'ai pour l'apaiser ! (*Il ramasse un peu de neige qu'il met dans une tasse de fer, et la fait fondre sur le feu.*) Bois, James, bois !

JAMES.—Merci, père ! (*Il retombe sur sa couche.*)

GRANT.—Chaque jour ses forces diminuent ! je le vois bien ! Mais il a pitié de moi, il me cache

ses larmes et ne me dit pas tout ce qu'il souffre ! Oh ! mon cœur éclate ! (*Les sanglots l'étouffent, il tombe à demi sur la roche ; puis, se relevant.*) Plus de bois ! voilà notre dernier feu ! L'hiver que nous avons subi dans cet horrible désert a dévoré tout ce que cet aride îlot pouvait produire ! Et voici le second hiver qui commence, amenant avec lui cette effroyable nuit du pôle !... cette nuit de quatre mois !... Déjà les glaçons s'amoncellent de toutes parts ; la banquise nous enveloppe et va nous emprisonner de nouveau, nous arrachant la dernière espérance de voir apparaître quelques navires ! Qu'allons-nous devenir cette fois ? Ah ! Dieu n'a pas pitié de nous !

JAMES (*qui s'est levé, se trainant vers son père.*) — Père, ne pleure pas ! Ne te désespère pas ! je me sens mieux, un peu de nourriture m'e remetta ! Il y a encore des oiseaux dans l'île...

GRANT. — Je vais tâcher d'en apporter quelques-uns.

JAMES. — Oui, père, et promets moi de ne plus pleurer ! Je te dis que j'ai bon espoir !

GRANT. — Mon James !

JAMES. — Je suis sûr que l'on viendra à notre secours ! Tu sais bien, cette bouteille que tu as jetée à la mer !... Le document qu'elle renfermait a dû tomber entre les mains d'hommes généreux et braves ! Ils sont peut-être maintenant à notre recherche !... Ne désespérons pas, mon père !... (*Chancelant.*) Ne désespérons...

GRANT (*avec effroi*). Tu souffres... tu chancelles...

JAMES (*s'affaiblissant encore*). — Non... non... je ne souffre pas... Je... je... un peu de faiblesse... voilà tout !... (*James tombe dans les bras de son père*)

GRANT. — James ! mon enfant ! mon cher enfant !

JAMES. — Je vais... regagner ma couche... pendant que tu iras... chasser pour... nous deux !... mais pas trop loin... n'est-ce pas ?

GRANT. — Oh ! non, je ne m'éloignerai pas ! Je tremble toujours que ce misérable Burck... Plusieurs fois il est venu jusqu'ici voler les vivres que nous avions... jusqu'à ce peu d'eau-de-vie que je conservais précieusement, et dont quelques gouttes auraient pu te ranimer, mon pauvre James !

JAMES. — Rassure-toi !... Il y a longtemps qu'il n'a reparu !... Peut-être a-t-il quitté l'îlot sur quelque débris flottant !... ou peut-être est-il mort, hélas !...

GRANT. — James... tu frissonnes !...

JAMES. — Porte-moi dans notre cabane !... Je... je...

GRANT. — James ! mon James ! O ciel ! Il perd connaissance !... Est-ce qu'il va mourir, mon Dieu ! Est-ce que vous allez me l'arracher... Ah ! c'est le froid, cet horrible froid qui le tue. (*Il porte James dans la hutte, le dépose sur sa couche, et se dépouille de son habit pour en couvrir son fils.*) Il paraît plus calme... Oui, il s'endort !... Peut-être quelques heures de sommeil feront-elles tomber cette fièvre qui le mine ! Oh ! mon pauvre enfant, j'ai voulu t'associer à la gloire de mes découvertes, et je ne t'ai associé qu'à ma misère, à mes douleurs ! Pardonne-moi, pardonne-moi !... Allons, avant que les derniers oiseaux abandonnent ces parages.

JAMES (*riant*) — Robert ! Alfred ! Oui ! oui, c'est vous !...

GRANT (*s'approchant*). — Il rêve à ses frères !... Mes enfants, que font-ils ? Que sont-ils devenus ? Ah ! malheureux père ! dont le cœur ressent à la

fois les souffrances de celui qui est là, et tout le désespoir de ceux qui le pleurent là-bas !... (*Il jette un dernier regard sur James endormi.*) Allons. (*Il sort en passant à travers les rochers.*)

SCÈNE II.

JAMES *seul*

JAMES (*en proie au délire de la fièvre, s'agite sur sa couche et se soulève.*)—Père, père ! Viens avec moi ! Ah ! nous sommes sauvés enfin ! Nous sommes sauvés ! (*Descendant de sa couche*) Nous avons quitté cette île déserte et glacée !... Vois ces arbres, ces fleurs, ce bon soleil qui nous réchauffe ! C'est le printemps ! C'est le printemps ! (*Un peu de neige commence à tomber et les lueurs de l'horizon diminuent.*) Ah !... voilà... voilà Robert et Alfred !... Je vous revois enfin ! Je vous embrasse tous les deux !.. Que c'est bon de se retrouver ensemble. Père ! regarde, ils sont arrivés et nous allons partir avec eux ! Dépêche toi, père, dépêche-toi ! Le navire est là ! Il va nous ramener dans notre chère patrie ! (*Se relevant et cherchant.*) Père, où es-tu ? où es-tu donc ? Le navire nous attend !... Ah ! ciel... il va s'éloigner, il lève l'ancre !... Arrêtez !... arrêtez !... arrêtez !.. Il part, il part sans nous !... Il disparaît là-bas... là-bas !... Et la banquise qui se ferme !... et la mort, la mort qui vient !... (*Il tombe épuisé.*)

SCÈNE III.

JAMES, BURCK.

Burck est entré par la gauche. Il est vêtu de peaux. Une gourde est à son côté. Une hache est à sa main. Sa barbe est inculte. Il a l'air d'une bête fauve. Il parcourt la scène sans voir l'enfant.

BURCK. — C'est lui... là-bas !.. Le voilà, ce Grant ! .. (*Agitant sa hache.*) Ah ! s'il n'était pas mieux armé que je ne le suis !... Patience, la poudre et les balles s'épuisent !... Ah ! tu m'as fait fouetter jusqu'au sang !... Oh ! je me vengerai ! Peut-être ont-ils encore des provisions... il me les faut ! (*Il court à la cabane. Apercevant le foyer*) Du feu ! Ils ont du feu, tandis que je crève de froid. (*D'un violent coup de pied, il disperse le foyer.*) Viens te chauffer maintenant ! (*Fouillant la hutte.*) Rien, pas de provisions !... Où les cachent-ils ? Ah ! ah ! Une hutte pour eux ! Je ne le veux pas ! (*Il arrache les lambeaux de toile que soutiennent les perches, puis les perches qu'il brise.*) Est-ce que j'ai un abri pour me protéger ? Ils n'en auront pas plus que moi ! Oui, oui, pille, pille, tue, si tu les rencontres ! (*Il parcourt la scène et vient heurter l'enfant du pied.*) Ah ! le fils ! l'enfant de mon ennemi !... Ah ! comme je vais bien me venger !... Oui, le fils en attendant le père. (*S'approchant de James la hache levée.*) Tiens ! il dort ! Ah ! mais non ! Réveillons-le d'abord ! Je veux qu'il sache que c'est moi qui le tue, moi, qui me serai vengé sur lui de ce que m'a fait Harry Grant ! (*Il se penche sur James.*) Je veux voir les contractions de son visage, et entendre son dernier cri de douleur !... Je veux sentir palpiter sa chair,

sous l'étreinte de mes doigts, comme a palpité la mienne sous les coups de fouet que m'infligeait son père. Allons ! réveille-toi !

JAMES (*revenant à lui, mais toujours en délire*). — Ah ! c'est toi ! Te voilà revenu, père !

BURCK. — Moi ! ton père. Ah ! tu vas voir !... Allons, ouvre les yeux !... (*Il le soulève d'une main et porte l'autre à la gorge de l'enfant.*) Regarde, regarde-moi bien en face, et meurs !...

JAMES. — Ta main ! Oui, donne-moi ta main... père ! (*Il prend la main de Burck.*) Que je la pose sur mon cœur pour que tu sentes son dernier battement !... Père, je vais mourir !...

BURCK. — Mourir !... il va mourir ! Eh bien, tant mieux, le sort fait la besogne pour moi ! Je n'aurai pas la peine de le tuer... et je verrai s'éteindre avec lui la dernière joie, la dernière espérance de ce Harry Grant !

JAMES. — Nous nous retrouverons dans le ciel !

BURCK (*reculant*). — Le ciel ! Bah ! des bêtises qu'on dit aux enfants ! (*Riant.*) Ah ! ah ! le ciel ! (*Regardant James.*) Comme il est pâle !... (*Se rapprochant.*) C'est jeune, ça n'a pas la force de souffrir non, ça n'a pas la force !... Tiens... voilà des larmes qui coulent de ses yeux ! Est-ce que vraiment il va mourir ?

JAMES. — Mourir, oui !... mais avant, il faut pardonner, père... pardonner à tous !... (*Il prend la main de Burck et la presse contre ses lèvres.*)

BURCK (*voulant retirer sa main*). — Ses lèvres me brûlent la main !... Oui, oui !... Il a l'air de souffrir beaucoup ?... Est-ce que ça peut m'émouvoir, moi, Burck ? Allons donc ! Comme sa respiration est haletante !... On dirait qu'il étouffe !... (*Plus doucement.*) Après tout, ce n'est pas lui qui m'a fait frapper !...

JAMES.—Dis-moi que tu pardonnes à tous les matelots du “ Britannia ”... à Ayrton, et... et à Burck aussi, père !

BURCK.—A moi ! il pense à moi au moment de mourir... à moi, l'ennemi de son père et le sien !... Ah ! tonnerre ! ces honnêtes gens ! ils ont des secrets pour vous remuer le cœur !

JAMES. — Si nous mourons tous les deux, Burck restera seul... sur cet flot, tout seul... en face de Dieu !...

BURCK (*ému.*)—Dieu !... Il en parle, comme m'en parlait ma mère !... quand j'étais tout petit et malade comme lui !... Mais... qu'est-ce que j'éprouve donc ?... (*Prenant l'enfant dans ses bras et le soutenant.*) J'ai cent fois vu mourir des hommes !... mais ce n'était pas ça.. Oh ! non... ce n'était pas ça !...

JAMES —Soutiens-moi !... Non ! à genoux ! Mets-moi à genoux pour que je fasse ma dernière prière !

BURCK.—A genoux !... sa... sa dernière prière !... Allons, est-ce que je vais pleurer, à présent ? (*En mettant l'enfant à genoux, il s'y met lui-même*) Eh bien... oui voilà que je pleure... je pleure !...

JAMES.—Répète avec moi : Mon Dieu, pardonnez-nous nos offenses...

BURCK (*pleurant*).—Oh ! non !

JAMES.—Mais répète donc !... Je n'entends pas !... Mon Dieu...

BURCK (*hésitant*).—Mon Dieu... mon Dieu...

JAMES.—Pardonnez-nous nos offenses !...

BURCK. — Pardonnez-nous nos offenses...

JAMES.—Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés !...

BURCK.—Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés !... Sa main est glacée... Eva-

non ! (*Éclatant.*) Ah ! mille millions, je ne veux pas ! Il faut le sauver, il faut le sauver !... Que faire ?... C'est de froid c'est d'épuisement qu'il se meurt !... De l'eau-de-vie... je la leur ai volée !... Je peux lui en rendre un peu !... (*Il prend sa gourde ; il entr'ouvre les lèvres de James et lui fait boire quelques gouttes*) Voilà que ses joues sont moins pâles...

JAMES (*revenant à lui*).—Ah ! cela me ranime !... La force me revient un peu !...

BURCK (*avec douceur*).—Allons, du courage, petit, du courage !

JAMES.—Oui... je... je me sens mieux ! Merci, père... merci !.. (*Reconnaissant Burck*) Burck !

BURCK.—Enfant !... enfant !... ne redoute rien de moi !... je ne suis plus ton ennemi ! Non non, mon cœur n'a plus de haine... pour toi, du moins !...

JAMES.—Ni pour mon père, n'est-ce pas ?

BURCK. Ni pour .. (*Avec force.*) Eh bien ! oui, ni pour toi... ni pour lui !... Es-tu content, dis ?

JAMES (*l'embrassant*).—Ah ! Burck... mon ami !...

BURCK (*pleurant*).—Pauvre enfant !... Allons, décidément... je crois que c'est bon... d'être bon !..

SCÈNE IV.

JAMES, BURCK, GRANT.

Grant reparait par la droite, son fusil à la main, et ne voit pas tout d'abord James et Burck.

GRANT.—Rien ! plus rien dans cette île... (*Apercevant Burck.*) Burck !... toi ici... misérable !... (*Il le couche en joue.*)

JAMES (*se traînant au devant de son père*).—Père !... père ! Il m'a secouru !.. Il m'a rappelé à la vie !

GRANT.—Lui !...

BURCK.—Tu peux me tuer, Harry Grant !... je ne me défendrai pas !

GRANT.—Le ciel aurait-il donc touché ton âme ? A-t-il fait ce miracle... au moment où il semblait nous abandonner tout à-fait ?

BURCK.—Je me repens !... Fais de moi ce que tu voudras !...

GRANT.—Tu renies ton passé et tu as secouru mon enfant, Burck. J'ai peut être été trop sévère, trop dur en te faisant châtier à mon bord !...

BURCK.—J'étais coupable... mais maintenant, capitaine...

GRANT.—Maintenant, il n'y a plus ici ni chef ni matelot... Il n'y a que deux hommes égaux devant Dieu !... Burck ! (*Burck confus remonte en pleurant.*) Burck, tu seras notre compagnon, notre ami !

BURCK.—Non, capitaine ! votre esclave !... (*Il se met à genoux.*)

GRANT.—Relève-toi ! Nous lutterons ensemble contre la misère... contre la mort !...

BURCK.—Nous lutterons, maître, contre ce froid terrible et cette nuit de quatre mois !...

GRANT.—Hélas ! le ciel avait fait luire à mes yeux un instant d'espérance, il y a quelques jours, une baleine était venue s'échouer sur la grève... je l'ai attaquée, frappée de mon harpon !...

BURCK.—Oui, oui, je l'ai vue !... j'ai touché ce harpon où vous aviez gravé votre nom, et celui de notre île... Capitaine Grant... îlot Balcer... tandis que pour l'achever vous étiez sans doute allé chercher une autre arme !

GRANT.—Et quand je suis revenu, la marée, poussée par un vent furieux, avait devancé l'heure !

BURCK.—Et la baleine, remise à flot, avait pu

se sauver !... (*En ce moment, on entend un coup de canon au loin. Burck se redresse et soutient James qui n'a pas la force de marcher. Grant s'élance sur les rochers de la falaise.*)

GRANT.—Un coup de canon !

BURCK.—Capitaine ! Un navire !... un navire !...

GRANT.—Ah ! Dieu nous a entendus ! Nous sommes sauvés, mes amis !

BURCK ET JAMES.—Nous sommes sauvés !...

GRANT.—Je reverrai mes enfants !... mon pays !...

JAMES.—Quelle joie ! quel bonheur !

GRANT.—Mais ce bâtiment n'a pu nous voir !... Il tire sur la banquise pour se frayer un chemin à travers les glaces !... Est-ce bien pour se rapprocher de nous ? .. (*Deux autres coups de canon.*)

BURCK.—Un signal !... Il faut faire un signal !...

GRANT.—Comment ?

JAMES.—Père... ton fusil !

GRANT.—Oui ! oui ! (*Il remonte rapidement sur la roche et décharge les deux coups de son fusil en l'air.*) Ils ne nous ont pas entendus. (*Criant.*) Au secours !

JAMES ET BURCK.—Au secours ! au secours !

GRANT.—Au secours !..... Plus rien. (*La neige tombe abondamment.*)

JAMES.—Hélas !... Avoir entrevu la délivrance, le salut, le bonheur !... et retomber dans le désespoir et la mort... (*Quatrième coup de canon.*)

BURCK.—Le canon encore ?...

GRANT.—Et plus rapproché cette fois !...

BURCK.—Voyez ! voyez ! Capitaine !... la banquise se déplace !...

JAMES.—Mon Dieu !... mon Dieu !... auriez-vous enfin pitié de nous !...

BURCK.—Et voilà le soleil qui revient !...

GRANT.—La mer est libre !...

JAMES.—Ah ! regarde ! regarde, père !... Une
barque ! une barque !

SCÈNE V.

LES MÊMES. GLENARVAN, ROBERT, PAGANEL, MUL-
RAY, WILSON, ARCHIBALD, ALFRED, MATELOTS.

ROBERT (*citant*).—Mon père ! James, mon père !
(*La barque est près de l'îlot.*)

GRANT.—Eux ! mes enfants !...

JAMES.—Robert ! Alfred !... mes frères bien-
aimés !...

GRANT.—Mais comment avez-vous pu arriver
jusqu'à cet îlot?...

ARCHIBALD.—Votre document, capitaine !...

PAGANEL.—Oui !... Votre document !... Mais il
faut convenir que vous avez une singulière façon
de correspondre !... Prendre pour facteurs de la
poste un requin et une baleine !

ALFRED.—Mon père... lord Glenarvan, votre
sauveur !

GRANT.—Soyez remercié et béni, milord !...
Vous aurez rendu un père à ses enfants.

GLENARVAN.—Et un grand marin à l'Angleterre !

FIN.



THALCAVE.



PAGANEL.



MULRAY.



AYRTON.

